

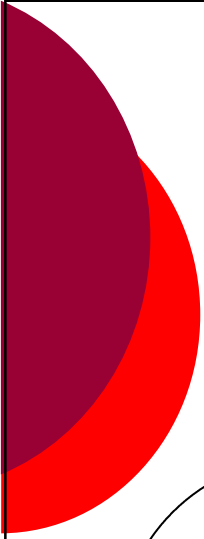
Janvier 2011

**ÉTUDE SUR LES RÔLES ET
FONCTIONS
DES CONSOMMATIONS DE PRODUITS
PSYCHOACTIFS DES JEUNES ADULTES**



www.cirdd-ra.org
Rhône-Alpes

Association Centre Jean Bergeret



Etude réalisée sous la direction scientifique de Chloé HAMANT,

Docteur en sociologie, Chargée de mission au Centre d'Information Régional sur les Drogues et les Dépendances Rhône-Alpes, Chercheure associée au Centre Max Weber – UMR 5283 CNRS / Equipe Modes, Espaces et Processus de Socialisation.

Réalisation des entretiens : Chloé HAMANT et Antoine FOURNIER

Transcription des entretiens : Nicole WRONSKI et Chloé HAMANT

Analyses et rédaction du rapport d'étude : Chloé HAMANT

Ce travail a été réalisé dans le cadre des activités d'observations du Centre d'Information Régional sur les Drogues et les Dépendances Rhône-Alpes, dirigé par Catherine MIACHON, 9 quai Jean Moulin 69001 Lyon / cirdd@cirdd-ra.org.

Nos remerciements vont au **Conseil Régional de la Région Rhône-Alpes** et en particulier au **Service Santé-Solidarité** qui a financé cette étude, à Corinne Pauget et Nadine Charnard pour leur aide précieuse sur le terrain, aux personnes qui ont accepté de témoigner de leurs parcours et sans lesquelles ce travail n'aurait pu être réalisé.

Rhône-Alpes Région

**CIRDD**
CENTRE
D'INFORMATION
REGIONAL
SUR LES DROGUES
ET LES DÉPENDANCES
www.cirdd-ra.org
Rhône-Alpes
Association Centre Jean Bergeret

TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i>	3
<i>Questionnement</i>	4
<i>Méthodologie</i>	13
<i>1. Portrait des consommateurs : typologie descriptive des consommateurs</i>	16
<i>Pour résumer</i>	28
<i>2. Trajectoires de consommations et insertions professionnelles : des liens évidents et encore des questions</i>	29
<i>Pour résumer</i>	39
<i>3. Le financement des consommations : leviers et freins pour chacun des profils de consommateurs</i>	40
<i>Pour résumer</i>	51
<i>4. Les figures « repoussoir » de la consommation : ce que l'on ne veut pas être, l'image que l'on a de soi</i>	52
<i>Pour résumer</i>	62
<i>Synthese des résultats et pistes de réflexion pour la prévention des risques liés aux consommations</i>	Erreur ! Signet non défini.
<i>Bibliographie citée</i>	64

INTRODUCTION

Dans le cadre de notre mission d'observation des phénomènes liés aux consommations de produits psychoactifs, nous avons en 2007 produit un état des lieux des usages en Rhône-Alpes. Ce travail montrait en particulier une surreprésentation des usagers réguliers de cannabis¹ chez les hommes de 20-25 ans sur le territoire rhônalpin, avec près d'un individu sur cinq concerné par cette pratique – soit près de deux fois plus qu'au niveau national. Le rapport à l'ivresse apparaissait également comme un trait saillant de l'analyse des données disponibles sur ce territoire, alors que les autres indicateurs se comportaient de façon relativement proche des moyennes nationales. Or, les différentes sources d'informations disponibles ne permettaient pas d'explicitier ce phénomène, avec des éléments qui se contredisaient, tout au moins en apparence : les jeunes ayant quitté tôt le système scolaire général étaient plus grands consommateurs de produits psychoactifs à 17 ans que leurs homologues scolarisés, tandis que l'on observait des niveaux d'usage qui augmentaient au fur et à mesure du niveau d'études suivi parmi les étudiants... Comment l'école pouvait-elle à la fois être un facteur de protection et contribuer à favoriser les usages dans l'enseignement supérieur ?

Une autre interrogation sous-jacente est celle d'être à même d'identifier qui sont ces jeunes rhônalpins aux niveaux d'usage si importants. S'agit-il de consommations « de jeunesse », sous-entendues qu'elles passeront bien avec l'entrée dans la vie adulte et son cortège de contraintes professionnelles et familiales venant changer les pratiques de sorties et d'usage ? Sommes-nous en train d'observer une évolution des consommations, avec un changement dans le type de produit consommé (passage de l'alcool au cannabis notamment) ? Ou sommes-nous en train d'assister à une augmentation significative des usages pour les nouvelles générations ?

¹ Au moins 10 usages dans le mois. Baromètre Santé 2005. CIRDD Rhône-Alpes, Hamant, 2007.

QUESTIONNEMENT

L'objet de cette recherche est **d'identifier les rôles et fonctions des consommations de produits psychoactifs au regard des différentes dimensions des parcours d'entrée dans la vie adulte**. L'idée qui sous-tend ce questionnaire est bien de comprendre à quoi servent les consommations de produits psychoactifs pour une population en devenir, en faisant l'hypothèse qu'elles interagissent avec les différentes dimensions des trajectoires des personnes.

Concrètement, il s'agira de mettre en perspective l'évolution des consommations de produits psychoactifs des jeunes adultes enquêtés, tous statuts légaux confondus, avec les différentes dimensions de leur parcours. Ce dernier se décline selon trois grands ensembles constitutifs de l'existence sociale des personnes : ce qui relève de l'insertion professionnelle, ce qui renvoie au statut résidentiel et ce qui a trait à l'entourage relationnel.

La notion d'insertion professionnelle évoque les parcours de formations et d'activités professionnelles des jeunes adultes interrogés. La désynchronisation des seuils d'entrée dans la vie adultes [Galland, 2000] montre que malgré une représentation sociale linéaire de l'entrée dans l'emploi, les parcours de formation et professionnels sont non seulement fait d'aller-retour, mais coexistent souvent. Ainsi, une part importante d'étudiants occupent un « petit boulot » pour financer au moins pour partie ses études², « petit boulot » souvent sans grand rapport avec les études au début de son parcours, mais qui tend vers le domaine professionnel convoité au fur et à mesure de l'avancement des études, par l'intermédiaire de stages, par exemple. L'on observe également le développement de formations dites « continues » à des niveaux élevés (master), qui offrent aux professionnels de concilier leur emploi et une formation qui leur permette soit de valider leurs acquis, soit de se spécialiser, soit même de se réorienter. Ainsi, la plupart des masters professionnels offrent aujourd'hui pour chaque promotion un nombre de place réservés aux personnes dites en formation initiale pour ceux qui l'intègrent

² 80 % des étudiants exerçaient en 2003 une activité rémunérée pendant l'année universitaire et/ou pendant l'été. Parmi ceux qui exercent une activité pendant l'année universitaire (près d'un sur deux), 83% ont un emploi parallèle aux études, les autres ont une activité intégrée à leurs études (vacataire universitaire, interne hospitalier etc.). In *La vie étudiante – Repères*, Observatoire de la Vie Etudiante, 2004.

directement à la suite de leur cursus universitaire, ainsi qu'en formation continue ou reprises d'études pour ceux qui exercent ou ont exercé une activité professionnelle.

La question de l'insertion professionnelle est un élément particulièrement important pour la population interrogée dans le cadre de cette étude. Les enjeux sont importants d'un point de vue identitaire et en matière de présentation sociale de soi. L'enquête Escapad montre en outre que les jeunes de 17 ans sortis du système scolaire déclarent des niveaux d'usage plus importants que leurs homologues en apprentissage, et encore plus importants que ceux qui suivent une scolarité classique. Cela ne présage pas forcément de pics d'usage plus élevés, mais ils sont dans tous les cas plus précoces, ce qui laisse à cet égard supposer que les contextes sociaux dans lesquels ils évoluent peuvent être des éléments qui favorisent un usage précoce [Hamant, 2007]. Par ailleurs, nous pouvons également émettre l'hypothèse selon laquelle l'échec scolaire de ces jeunes soit susceptible d'octroyer aux consommations des fonctions spécifiques au regard du malaise social qu'ils affrontent. Les étudiants, pour leur part, peuvent également être soumis à une pression familiale de réussite importante, ce qui octroierait aux consommations un autre rôle. Mais les fonctions des consommations ne sont pas obligatoirement, dans ce type de contexte, reliées avec une forme de pression ou de mal-être. D'autres éléments du contexte dans lequel évoluent ces jeunes adultes sont à même d'être associés à des niveaux d'usage importants.

La trajectoire résidentielle apparaît à ce titre un élément du contexte social tout à fait structurant. Le contrôle social opéré par les parents, bien que différents suivant les milieux familiaux, fonctionne tout de même dans une mesure symbolique de positionnement des générations. L'on est d'autant plus dans une position d'enfant que l'on occupe encore une chambre dans le foyer familial, face à des parents dont le rythme de vie est réglé sur une activité professionnelle et selon une organisation souvent régulière des temps sociaux (repas collectifs, heures de lever et de coucher régulières, temporalités différentes entre la semaine et le week-end). La décohabitation, par l'accession à un logement indépendant du domicile parental, est à ce titre une étape importante. Elle peut être relativement progressive, avec un logement réduit à une chambre universitaire, des retours hebdomadaires au domicile parental dès le jeudi soir et des activités sociales maintenues à proximité du lieu de résidence des parents. En dépit de cela, un logement indépendant propose un cadre de vie à l'abris des regards des parents en ce qui concerne les dimensions citées précédemment : heures de coucher, de lever, de repas, auxquelles s'ajoutent la possibilité de sortir ou d'inviter des amis sans en rendre compte, et même de ne pas remplir le contrat scolaire en ne se rendant pas en cours tout en en endossant l'entière responsabilité. La liberté qu'offre ce

contexte de vie peut donner lieu à une réorganisation des pratiques de sociabilité et par association, de consommation de produits psychoactifs. S'installer en couple engendre également un rapport nouveau à son organisation temporelle, en lien également avec les pratiques de sociabilité. Là encore, ce statut résidentiel est susceptible de susciter d'autres niveaux de consommation, permettant d'identifier d'autres rôles et fonctions octroyées aux consommations. Enfin, la part plus faible des jeunes qui expérimentent la colocation, suivant sa configuration, occupent également une situation résidentielle aux enjeux sociaux différents, en particulier eu égard aux pratiques de sociabilité.

Les différents statuts possibles de la trajectoire résidentielle ne sont pas sans lien avec les dimensions de l'entourage relationnel. Les personnes avec lesquelles on habite sont dans les faits des individus proches, qui appartiennent au quotidien. Elles ont à ce titre un rôle important et les pratiques des uns sont susceptibles d'interagir avec celles des autres habitants, que ce soit par effet d'entraînement ou au contraire de compensation. Mais plus largement, l'environnement relationnel influence – au sens premier du terme – les pratiques sociales en général et celles de consommations en particulier. L'ensemble de cet environnement est difficilement appréhendable dans le cadre d'une enquête et l'on s'intéressera *a priori* à trois types de liens. Le premier concerne les liens familiaux de la famille nucléaire. Pour les jeunes adultes de 18-30 ans, il s'agit essentiellement des parents et des frères et sœurs. Pour la faible part de ceux qui seront déjà eux-mêmes parents, ce n'est pas tant le lien avec les enfants qui sera pris en considération que le statut symbolique octroyé par une première naissance. Cet événement est repéré dans plusieurs études comme un élément pouvant être un facteur de rupture dans une trajectoire de consommation. En dehors de ce lien familial spécifique, les rôles que jouent ceux entretenus avec les parents sur les consommations et les autres dimensions de la vie apparaissent particulièrement structurants, que ce soit en tant que modèles ou en tant que régulateurs/incitateurs. Les frères et sœurs seront plus volontiers considérés comme des pairs, dont l'expérience en particulier, peut être mise à profit. Certaines figures familiales peuvent également apparaître lors des entretiens : un grand-père attentif, une tante qui initie au « bien boire »... Ces personnes appartenant à la constellation familiale ne seront pas évoquées systématiquement mais constituent des personnalités familiales auxquelles nous serons attentifs pour comprendre le sens que les jeunes adultes donnent à leurs pratiques.

Outre les liens familiaux, ceux noués autour d'une amitié apparaissent également structurants, tant en termes de contextes de consommation que de leviers pour aider lors d'éventuelles difficultés liées à des usages problématiques. Proches ou éloignés du milieu familial d'origine, faisant plus ou moins partie du quotidien selon le statut

résidentiel, les amis et la variation des relations entretenues avec eux sont autant d'éléments à prendre en considération dans la compréhension des parcours d'usage et des fonctions remplies par les consommations.

Enfin, la trajectoire « amoureuse » des jeunes adultes et le rôle du ou des partenaires amoureux successifs constituent également des jalons importants dans la compréhension des parcours d'usages. La linéarité des parcours est rare à ces âges, tout en constituant une préoccupation importante. Il est difficile de définir précisément quelle relation peut se voir attribuer le statut de relation amoureuse, les critères étant flous subjectivement et objectivement. Toutefois, les ruptures amoureuses restent des jalons importants, évoqués par exemple comme des circonstances de sortie de toxicomanie à l'héroïne sans aide professionnelle [Biernacki, 1986 ; Ogien, 1992]. Nous y attacherons donc une attention particulière. La mise en couple, avec installation dans un logement commun et partage du quotidien, définit également un contexte social spécifique susceptible d'infléchir les parcours d'usage de produits psychoactifs.

Comprendre les rôles et fonctions des usages de produits psychoactifs au regard des différentes dimensions des parcours sociaux des jeunes adultes implique de ne pas établir *a priori* de relation de causalité entre niveau de consommation et trajectoires. Autrement dit, nous ne faisons pas l'hypothèse que des consommations importantes donnent forcément lieu à des inflexions remarquables au niveau des trajectoires. Si cela peut être observé, nous prendrons aussi en considération la possibilité que des niveaux d'usage importants soient sans répercussion formelle sur les différentes dimensions de la vie observées.

Ces précautions de présentation sont importantes dans la mesure où les consommations de produits sont la plupart du temps présentées comme dommageables par ceux que Peretti-Wattel [2005] nomment les « entrepreneurs de morale », ainsi que par les experts de santé publique. En abordant souvent la question des consommations des produits psychoactifs par la notion de « conduite à risque », les experts de santé publique considèrent de façon implicite que l'utilisateur court un risque sanitaire à utiliser de telles substances. Cette définition des usages est d'autant plus « objective » qu'elle ne prend pas en considération le point de vue des individus qui s'y adonnent. Elle participe de plus à une « biologisation » des conduites à risque.

Nous prendrons en considération, pour cette étude, le point de vue de l'utilisateur, considérant dans le cadre de l'analyse les « formes ordinaires de l'intégration sociale »

évoquée par Ehrenberg [1992]. Il suggère qu' « il ne faut pas entendre le mot « intégration » au sens normatif, mais dans une optique pratique et cognitive : c'est-à-dire en considérant le point de vue que l'individu porte sur sa propre situation dans les différents mondes sociaux auxquels il participe » (p21). L'analyse des incidences entre niveau d'usage et les différentes dimensions des trajectoires sociales en est l'application.

De fait, il s'agira de prendre au sérieux l'idée selon laquelle la compréhension des usages de produits psychoactifs est à mettre en rapport avec le contexte social dans lequel on évolue. Généralement, cette notion, plutôt évoquée comme « environnement » par Olievenstein [1987], constitue une sorte de boîte noire. Nous nous attacherons à rendre compte de ce qui la compose à travers deux grands axes. En premier lieu, nous relèverons ce qui compose les **contextes d'usage**. Ces éléments sont centraux pour comprendre les rôles et fonctions des consommations. Le fait de consommer du cannabis le soir, entre amis, dans un lieu privé, ne relève pas des mêmes logiques que fumer du cannabis seul avant d'aller travailler. Ces dimensions autour des contextes de consommation seront donc utiles pour définir au mieux les conditions d'usage.

Pour autant, les éléments recueillis ayant trait aux dimensions des trajectoires sociales participe de l'identification du contexte social. Ils constituent ce que l'on peut plus volontiers qualifier de **contextes de vie**. Susceptibles d'être des éléments qui expliquent et qui permettent de comprendre les usages comme autant de leviers et de freins, ces contextes peuvent aussi être « impactés » par ces usages.

Il nous faut enfin définir ce que nous entendons par **rôles et fonctions des usages de produits psychoactifs**.

Comme nous l'avons déjà évoqué, les études épidémiologiques abordent rarement les éléments qui relèvent de la rationalité des individus. Mais certaines enquêtes quantitatives s'essaient toutefois à chercher le pourquoi des consommations, en demandant aux personnes enquêtées de donner les raisons de leurs consommations. Cela prend alors la forme d'une question fermée où sont listés différents motifs susceptibles d'éclairer les raisons de l'usage selon les élaborateurs du questionnaire.

Cette façon de faire présente plusieurs limites à la fois dans la forme, mais également sur le fond.

Tout d'abord sur la forme, l'écueil – souvent rencontré – est celui de ne proposer que des raisons négatives aux consommations, niant par là même qu'il puisse y avoir, du point de vue des individus, des motivations positives à consommer : se faire plaisir, être bien avec les autres...

Sur le fond, ensuite : il faudrait déjà être tout à fait à même d'identifier les différentes raisons invoquées par les individus eux-mêmes pour être en mesure d'en faire une liste à proposer qui permettent aux individus de se classer. Mais quand bien même une telle liste existerait, n'y a-t-il pas un certain écart entre la **rationalité** que l'on mobilise à un instant T – en lien avec une présentation cohérente et positive de soi – et ce que peut nous apprendre l'**observation** dans un cadre scientifique – mobilisant les différents éléments de la trajectoire et de la position sociale des personnes - ? L'objectivation des raisons relève alors du travail de déconstruction-reconstruction cher à la sociologie. Il s'agit donc bien entendu de prendre la mesure de la rationalité de l'acteur (si tant est qu'il ait réfléchi à sa pratique, ce qui n'est pas obligatoire), mais de ne pas s'arrêter aux motifs et objectifs annoncés des consommations pour essayer de comprendre la place qu'occupent les consommations dans son existence.

A ce titre, nous préférons mobiliser la **notion de fonction sociale ou de rôle des consommations** plutôt que l'idée de motifs ou d'objectifs de la consommation, qui de notre point de vue, ne rendent pas compte des mêmes éléments. Interroger le rôle ou la fonction de la consommation dans la trajectoire des personnes, c'est prendre la mesure des différents éléments qui peuvent entrer en ligne de compte dans l'usage de produits psychoactifs, au-delà des motifs invoqués de façon rationnelle par les individus.

Choix de la population

L'objectif est d'identifier et de comprendre les rôles et fonctions joués par les consommations à une période de l'existence où l'ensemble des choix et orientations de vie sont en construction. La période de l'adolescence est encore fortement contrainte par les ressources et les contrôles parentaux, tandis que l'âge adulte affiche des comportements plus autonomes vis-à-vis de ses propres parents mais aussi plus stables en matière d'orientation. Or, il semble que pour réellement vérifier l'hypothèse selon laquelle il existe des liens entre contextes sociaux et usages de produits psychoactifs, interroger la période de l'entrée dans l'adulthood est particulièrement intéressant puisque les réorientations sont à même de modifier très directement ces contextes sociaux.

Il apparaît également que cette population des « jeunes » est souvent évoquée – à raison si l'on en croit les études épidémiologiques – à propos d'usages importants de produits psychoactifs. La question des consommations de produits est donc une

dimension importante pour une partie des jeunes adultes. Pourquoi à ces âges ? Pourquoi les niveaux d'usage diminuent-ils par la suite ? Autant de questions qui amènent à interroger les rôles et fonctions des usages pour cette période de la vie.

Par ailleurs, nombre d'observateurs s'accordent aujourd'hui pour pointer l'importance du rôle des parents dans les usages de produits chez leurs descendants. Interroger des jeunes adultes, c'est avoir accès de façon encore prégnante à la culture familiale d'origine, ne serait que parce que les enquêtés sont susceptibles d'avoir à cœur de se positionner vis-à-vis des pratiques et de l'avis de leurs parents. Les comportements des parents en matière de consommation seront par ailleurs recueillis en tant que tels.

Faut-il pour autant interroger des adolescents, afin d'avoir plus largement accès aux comportements familiaux ? Le choix ici effectué visant à collecter les éléments concernant les différentes dimensions des trajectoires des enquêtés, nous avons choisi de placer la borne inférieure de la tranche d'âge à 18 ans. Age de la majorité, c'est également un âge théorique de la fin de scolarité dans le secondaire général. De plus, au regard de la loi, le statut est également modifié, et cela est important en particulier concernant la consommation de stupéfiants.

Mais jusqu'à quel âge est-on un jeune adulte ?

Aujourd'hui, l'âge moyen de la maternité est pratiquement de 30 ans pour les femmes, un an de plus pour les hommes. 29-30 ans est également la borne haute pour ceux qui suivent de longues études supérieures. C'est également une borne importante quant à la sécurité de l'emploi. L'INSEE utilise à ce titre l'âge de 29 ans comme borne à partir de laquelle augmente et se stabilise la part de CDI parmi les actifs. En choisissant d'interroger des jeunes adultes jusqu'à 30 ans, nous nous donnons à la fois la possibilité d'aborder des jeunes adultes avec un parcours déjà construit, tout en étant en mesure de rationaliser leur choix à l'aune de leur situation déjà expérimentée.

Il semble important d'inclure également dans le panel de personnes interrogées les plus jeunes de cette tranche des 18-30 ans. En effet, si les plus âgés sont à même de raconter leur parcours, nous savons pour avoir suivi sur plusieurs années des enquêtés de cette classe d'âge, que les raisons et motifs des choix opérés varient d'un âge à l'autre pour des situations similaires. L'amorce des consommations importantes, la perception du contexte au moment où les usages s'engagent, sont des éléments importants qu'il faut pouvoir interroger au moment où ils se mettent en place pour les individus.

Nous nous attacherons donc à enquêter des jeunes adultes âgés entre 18 et 30 ans.

Des personnes des deux sexes seront interrogées dans la mesure où il est avéré que les pratiques des garçons et des filles, puis des hommes et des femmes, peuvent être très différentes. Il est donc assez probable que la question du genre soit à même de constituer une variable importante pour comprendre des logiques d'usage.

L'enjeu social autour de cette tranche d'âge est également d'aller toucher du doigt la société en devenir. Même si l'âge et les représentations sociales associées aux périodes de la vie viennent forcément modifier les observations, interroger les 18-30 ans engage tout de même à mieux comprendre l'état d'esprit et les logiques en œuvre de ces acteurs sociaux.

L'analyse telle que l'on se propose de la mener inclut un grand nombre de dimensions. Pour mener à bien cette étude, il nous faut donc contrôler un certain nombre de paramètres afin de rendre les observations comparables.

La question de l'insertion professionnelle constituera un fil directeur au questionnement. La période de l'autonomisation de la sphère parentale est bien celle de l'acquisition progressive d'une autonomie financière. Elle est la condition même d'une réelle autonomie résidentielle, et représente un poids symbolique important. En mobilisant des situations d'insertion professionnelles opposées dans la constitution même des corpus, nous nous autorisons l'accession aux qualités heuristiques qu'offre la comparaison.

Nous adoptons par ailleurs comme critère de sélection de résider dans l'agglomération lyonnaise. Cette dimension est un élément important car l'offre en matière de consommation de produits psychoactifs d'une part, la culture urbaine du rapport à l'alcool, au cannabis et aux autres stupéfiants d'autre part, bien que n'étant pas homogènes, le sont toujours plus comparées aux milieux ruraux ou aux lieux fortement touristiques, par exemple. Cette circonscription géographique garantit donc une meilleure comparabilité des pratiques et les mises en exergue des rôles et fonctions des consommations.

Enfin, se pose la question des critères d'inclusion concernant les niveaux d'usage. Pour mener à bien l'analyse des rôles et fonctions de consommation de produits psychoactifs chez les jeunes adultes, il est essentiel d'interroger des personnes consommatrices ou l'ayant été. Ce critère est toutefois très subjectif et il est nécessaire d'établir des critères objectifs de consommation, actuels ou passés, pour déterminer l'appartenance au corpus d'enquête.

Nous retiendrons pour définir les critères d'inclusion la consommation des deux produits psychoactifs les plus fréquemment consommés par les jeunes adultes de cette tranche

d'âge, à savoir le cannabis et l'alcool. L'objectif est bien ici d'approcher des comportements qui peuvent concerner une part importante des jeunes adultes. Mais l'objectif étant également de comprendre les rôles et fonctions des consommations, il faut que les niveaux d'usage soient suffisamment significatifs pour être mobilisés dans le cadre de l'analyse, sans pour autant observer forcément des cas extrêmes posant des problèmes de dépendance avérée.

Nous retiendrons ainsi comme borne minimum de consommation :

- soit un usage régulier de cannabis, selon les critères habituellement utilisés par l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanie ou par l'Institut National de Prévention et d'Education pour la Santé, à savoir au moins 10 usages dans le mois. Les jeunes adultes ayant connu un épisode de consommation de cette importance, même s'il est au moment de l'enquête terminé, sont donc susceptibles de faire partie du corpus.
- soit un usage d'alcool au moins 2 fois par semaine (Baromètre Santé 2005) assorti d'ivresses alcooliques répétées (au moins 3 ivresses annuelles, indicateur utilisés par l'OFDT et l'INPES). De la même façon qu'à propos de l'usage de cannabis, nous incluons ceux déclarant un épisode de ces niveaux d'usage d'alcool, même s'il s'agit de périodes révolues.

Pour évaluer la part des jeunes de 18-30 ans concernés, nous pouvons nous appuyer sur les données fournies par l'enquête du Baromètre Santé de 2005. Elle dévoile que 7 % des 18-30 ans déclarent être à ce moment là dans un usage régulier de cannabis ; tandis que 7,5 % consomment plusieurs fois par semaine de l'alcool tout en déclarant au moins 3 ivresses alcooliques dans l'année. Il ne s'agit pas ici d'ajouter les parts respectives de ces deux populations, 40,8 % des usagers réguliers de cannabis consommant par exemple au moins deux fois de l'alcool dans le mois. En revanche, il faut théoriquement majorer ces proportions puisque une partie des 18-30 ans interrogés sont susceptibles d'être dans des niveaux d'usage inférieurs au moment de l'enquête mais avoir connu des consommations plus importantes par le passé. Ils n'apparaissent alors pas dans les effectifs mais pourraient être interrogés dans le cadre de notre travail.

Selon les critères ainsi établis, ce sont près de 10 % de la population des 18-30 ans qui est susceptible d'être dans des niveaux d'usage actuels répondant aux critères établis, cette part étant plus importante si l'on tient compte du fait qu'il puisse s'agir d'épisodes de consommations correspondant à une période révolue.

METHODOLOGIE

Le dispositif de recueil des données

S'il est possible d'un point de vue théorique de sérier les différentes dimensions qui constituent le parcours social des jeunes adultes interrogés, l'observation d'une telle complexité est plus délicate. La méthodologie du recueil de données à travers des **entretiens semi-directifs** a constitué à notre sens le dispositif le plus adapté au questionnement, car elle permet d'accéder à la dimension longitudinale des expériences, approche très délicate à travers un questionnaire fermé. De plus, il s'agit d'aller saisir les représentations et logiques mises en œuvre par les jeunes consommateurs interrogés. Ces dimensions sont également plus difficiles à apprécier à travers un outil quantitatif.

Une grille de questions à l'intention des jeunes adultes consommateurs a ainsi été élaborée pour recueillir les différentes informations listées dans le cadre de l'exposé de la problématique. **Un support visuel** a été ajouté à cette grille d'entretien. Il est constitué de deux axes perpendiculaires destinés à recueillir les variations des niveaux de consommation pour les différents produits et les éléments des trajectoires résidentielle, professionnelle, ainsi que les débuts ou ruptures de relations avec les différentes personnes de l'entourage relationnel. Les liens exprimés entre les éléments de la trajectoire et la variation des consommations sont autant d'éléments susceptibles d'apporter des éclaircissements sur les rôles et fonctions joués par les consommations.

Ce support projectif a joué un rôle important dans le repérage chronologique des parcours. Pour beaucoup d'entre eux, se situer dans le temps, évaluer les niveaux de consommation des différents produits, a constitué en soi un travail d'investigation personnelle. Il s'est agi pour eux d'effectuer, à travers leur récit, un bilan de leurs parcours sur les différentes dimensions. Tous se sont prêtés au jeu, avec plus ou moins de facilité, mais toujours de façon constructive. Il est probable qu'en dehors des données précieuses qu'ils nous ont livrées, cet exercice a constitué un élément de prise de conscience de leur situation, sans que des appréciations ou remarques n'aient été faites par aucun des enquêteurs.

La constitution du panel des enquêtés

La constitution du panel des enquêtés n'a pas été une chose facile. Elle était envisagée à l'origine du projet en deux volets : Pour moitié, par l'intermédiaire du réseau des Missions Locales de l'agglomération lyonnaise (ce qui nous permettait de toucher un public avec une problématique d'insertion professionnelle forte et aux caractéristiques sociales défavorisées) ; pour moitié par réseau, selon une technique dite « boules de neige³ ». Il se trouve que les responsables des missions locales ont reçu deux demandes d'études à la même période et ont privilégié l'autre. Cette partie du terrain était donc fortement compromise.

Nous avons envisagé alors la piste des consultations pour jeunes consommateurs, qui reçoivent aussi quelques personnes majeures. Mais cette perspective n'a pas pu être réalisée car, dans la pratique, il est apparu difficile d'un point de vue clinique pour les différents professionnels contactés d'être à la fois dans une posture de réponse à une demande d'aide et de soin, et en même temps en demande eux-mêmes pour cette étude ; De plus, les files actives de ces différents organismes sont sous couvert d'anonymat et de confidentialité des propos. Comment, dès lors, nous communiquer des noms et contacts pour une étude qui ciblait ces pratiques d'usages bien spécifiques ?

Face à ces écueils, nous avons statué que la meilleure des solutions était finalement le volontariat, qui évitait ces conflits de positionnement. Nous avons donc constitué un ensemble de visuels, petits et grands formats, appelant à se porter volontaires pour l'étude. Par ailleurs, nous avons également activé nos réseaux interpersonnels et professionnels pour être mis en relation avec des personnes rentrant dans les critères d'inclusion. Or, malgré ce lien d'interconnaissance préexistant, la réponse était très faible.

Nous avons alors évalué plus formellement la difficulté de la thématique abordée. Le pas à franchir pour les personnes en difficulté avec leurs consommations était important. Il fallait qu'ils aient une raison de le franchir. La dimension de l'interconnaissance en était une, mais elle était déjà à peine suffisante. Comment de parfaits inconnus auraient-ils l'initiative de venir témoigner sur ces questions sensibles ? Nous avons alors fait le choix, à l'aune des aléas rencontrés dans cette première période de constitution de

³ Il s'agit de demander à chaque enquêté d'indiquer une ou deux personnes susceptibles de répondre à l'étude, en rentrant dans ses critères de niveaux d'usage.

panel d'enquêtés, de proposer un intéressement à leur participation. Celui-ci ne devait être que symbolique. Il n'était pas question de financer en tant que telles les contributions, démarche qui aurait pu fausser les propos recueillis. Notre choix s'est porté sur des places de cinéma. Elles présentaient l'avantage de concerner à priori la cible d'âge visée et de renvoyer à une pratique culturelle suffisamment transversale socialement pour ne pas opérer un biais dans le recrutement potentiel.

Les affiches et flyers appelant à répondre à l'enquête en échange de deux places de cinéma ont été diffusés dans toutes les universités lyonnaises, dans tous les foyers de jeunes travailleurs et dans les salles d'attente des consultations de jeunes consommateurs, ainsi qu'au CRIJ, lieu de passage important de jeunes adultes. Au total, ce sont 35 lieux qui ont été ciblés.

Dans les faits, seuls 5 personnes ont effectivement appelées spontanément pour participer à l'enquête, dont une qui ne rentrait pas dans les critères. Ce décalage entre l'énergie déployée et le retour obtenu montre toute la difficulté de ce terrain.

Au regard des difficultés rencontrées lors de cette deuxième période de constitution du panel d'enquêtés, nous avons encore diversifié nos modalités de recrutement en adoptant un mode plus offensif. Nous avons démarché dans les lieux de sorties que sont les restaurants, les pubs et cafés les jeunes adultes semblant correspondre à notre cible d'âge. Cette initiative a été la plus fructueuse, puisque au total, la moitié de notre corpus est constitué de cette manière.

Dans l'ensemble, il nous apparaît que le biais majeur du recrutement opéré est la faible part des jeunes adultes issus des milieux les plus défavorisés. C'était l'objectif recherché à travers le public des missions locales. Ce mode d'accès au terrain s'étant révélé finalement impossible malgré les premiers contacts encourageants, c'était le public des foyers de jeunes travailleurs qui devaient remplir ce rôle pour cette frange de la population. En définitive, il faudra donc considérer qu'une partie des classes sociales est très peu représentée dans les analyses.

30 entretiens ont été réalisés, entre février et juin 2010. Ils ont eu lieu pour moitié au CIRDD Rhône-Alpes, pour autre moitié au domicile des enquêtés, dimension qui recoupe pour la plupart le mode de recrutement. L'interconnaissance préalable a favorisé la rencontre au domicile des personnes. Les entretiens durent entre une heure et deux heures trente. En moyenne, ils sont de 90 mn et ont été transcrits au fur et à mesure. Leur transcription représente un corpus de 1050 pages.

1. PORTRAIT DES CONSOMMATEURS : TYPOLOGIE DESCRIPTIVE DES CONSOMMATEURS

Le premier résultat de cette étude est sans doute que face à des critères de niveaux d'usages, les profils des rationalités de ces consommations sont très diverses.

Tout d'abord, il faut préciser combien les niveaux d'usages de chaque produit peuvent être variables au cours du temps. Là où les enquêtes quantitatives nous livrent une photographie à un instant T, la démarche de recueil des trajectoires engagée dans ce travail donne à voir combien cette image est changeante au fil du temps. Même si cette observation semble, une fois exposée, l'évidence même, elle a pourtant un poids important en matière de représentation des pratiques de consommation. L'approche épidémiologique est plus utilisée pour évoquer ces dimensions. Elle cherche à identifier de grandes tendances et variations pour l'ensemble d'une société et présente en ce sens une grande utilité. Néanmoins, érigé en principal mode d'observation, elle participe à évacuer des représentations la dimension longitudinale des usages. Ce phénomène est frappant à propos de la consommation des jeunes, par exemple. Les niveaux d'usages élevés de la cohorte des 17 ans inquiète, en particulier en ce que cela augurerait comme pratiques de consommations par la suite. Les argumentaires développés sur ces questions, par les médias ou les politiques, envisagent principalement un maintien de ces niveaux et s'en alarment. On se serait à moins, car de fait, les entretiens menés montrent bien que pour la plupart des personnes interrogées, ces périodes de sorties de l'adolescence et des études supérieures constituent de moments privilégiés de consommation, avec des niveaux d'usages très importants. Néanmoins, ceux-ci diminuent généralement par la suite, sauf dans certains cas de figures que nous aborderons au cours de ce chapitre. Il est donc important, dans l'analyse de la situation, de bien identifier de quels types de consommation il s'agit, afin de ne pas confondre ce qui relève d'une période d'usage intensif et une installation dans des consommations nocives pour la santé mais également aux différentes dimensions des trajectoires d'entrée dans leur vie d'adulte.

C'est ce travail de repérage, d'éclaircissement entre les différents profils de trajectoires que nous nous proposons de mener en premier lieu. Qui sont ces jeunes adultes déclarant des niveaux d'usage actuels ou passés importants ? Dans ce premier chapitre, nous nous attacherons à décrire les quatre grands profils de consommateurs identifiés, à partir d'une typologie des trajectoires de consommations.

Nous décrirons successivement ceux pour qui les consommations sont d'abord corrélées à des logiques de sociabilité. Puis nous évoquerons ceux pour lesquels on peut observer un usage excessif délimité dans le temps, à l'occasion d'une parenthèse dans leur trajectoire. Le troisième type de consommateur se définit plus particulièrement autour d'une socialisation professionnelle. Enfin, le dernier type renvoie aux consommateurs présentant des risques chroniques au regard de leurs parcours de consommations. Ils seront déclinés en sous-groupe afin de mieux cerner les difficultés rencontrées et les logiques en œuvre.

Il est important de préciser que la typologie proposée, bien que élaborée à partir des témoignages recueillis, est théorique. En ce sens, certains enquêtés peuvent appartenir à plusieurs types, par certains aspects. Ceci explique que parfois des citations données puissent renvoyer à des prénoms identifiés dans d'autre groupe. La tendance générale s'organise pour autant clairement autour des quatre grands profils proposés dans ce chapitre.

Les consommateurs « par sociabilité »

Les dix jeunes adultes regroupés dans ce profil d'usage ont des trajectoires de consommation qui correspondent à l'idée que l'on se fait de LA jeunesse : une période transitoire, où l'on expérimente des nouvelles dimensions de l'autonomie tout en cherchant à définir une orientation de vie. Les différents univers des possibles sont parcourus, et les consommations de produits psychoactifs, qui peuvent être variées, sont plutôt expérimentales. Mais expérimenter ne doit pas ici s'entendre dans le sens restrictif proposé par l'OFDT, à savoir le fait d'avoir consommé au moins une fois un produit au cours de sa vie, mais bien dans un sens plus large. Il s'agit plutôt de vivre, de traverser une expérience, pour construire son propre rapport au monde afin de devenir, précisément, la personne « expérimentée » qu'est l'adulte.

En ce sens, l'observation des trajectoires de consommation nous amène à repérer des pics de consommation entre 17 ans et 22 ans, qui représentent l'accès à une forme d'autonomie résidentielle, voire financière même si le budget utilisé peut être fourni par les parents. C'est l'âge où les sociabilités téléphoniques sont les plus élevées [Hamant, 2008] et vont de paire avec de nombreuses activités et occasions de sociabilités. A cela s'ajoute une relative disponibilité pour les personnes interrogées : suivant des études à l'université, le rythme des cours est peu intense et laisse sur de longues périodes de l'année toute latitude pour « faire la fête » comme ils l'évoquent eux-mêmes.

Les consommations peuvent alors être très fréquentes, en corrélation étroite avec les occasions de rencontre avec les amis, qui sont autant d'occasions de consommation. Les modes résidentiels en colocation jouent à ce titre un rôle très important : ils offrent des lieux d'accueil assez vastes au regard d'une petite chambre d'étudiants et mutualisent les réseaux sociaux, ce qui multiplie les opportunités.

On retrouve également dans les entretiens menés les corrélations trouvées au niveau statistique chez les jeunes de 17 ans : les profils de consommateurs excessifs sont, pour la plupart, des jeunes ayant des pratiques de sociabilité très développées [Hamant, 2007 a et b, Collard-Hamant, 2009]. Tout se passe comme s'il y avait à la fois reconnaissance entre les personnes de profils d'usages élevés de produits psychoactifs et en même temps un phénomène d'entraînement entre les personnes :

Fred, 23 ans, animateur : (Question : « Tu dirais que dans l'ensemble [tes amis] consommaient plus, moins que toi, ou pareil ?

On était à peu près..., on tournait à peu près au même niveau. Et puis après c'est surtout que certains s'en sont plus mal sortis que d'autres, par rapport à ça. C'est juste ça en fait. »

A propos de sa période de consommation élevée d'alcool entre 18 et 20 ans : « Pas forcément en soirée, ça pouvait être la journée mais c'était jamais seul en fait, c'était surtout ça. C'était jamais seul, c'était toujours dans un esprit festif. »

« En fait moi j'ai un truc aussi par rapport à ça, c'est que je fume pas seul [du cannabis]. J'ai bu seul sur une petite période, sinon je bois pas seul. Et surtout je fume pas seul. Je pense que dans ma vie, j'ai dû fumer peut-être trois joints tout seul, mais dans des cadres particuliers, où j'étais en vacances au bord de la mer, avec mes parents et... Et du coup, je fumais un joint tout seul sur la plage, c'était un peu..., voilà. Mais sinon je fume pas seul. Donc du coup, comme elle [sa petite amie], elle fumait pas, je fumais pas quand on était que tous les deux. C'est pour ça aussi que ma consommation descend, je pense, parce que quand j'étais qu'avec elle, je fumais pas. »

« (...) il me semble que ces trois mois de colocation étaient vraiment violents. Je pense que je dois être un..., je sais même pas si c'était pas un peu pire, même, ces trois mois de colocation.

J'étais avec un collègue, c'est vrai qu'on avait toujours de quoi fumer en fait. C'est vrai que c'était... A mon avis, c'est plus ce moment-là. Je vais le mettre ici en conso max. »

Jeanne, 21 ans, étudiante en arts plastiques : « j'ai vachement baissé parce que oui, toute seule je consomme pas, enfin ou presque pas. C'était surtout quand je rencontrais des gens, quand on était avec beaucoup de gens que je fumais et que je buvais. »

Ses niveaux de consommation sont différents suivant les personnes qu'elle fréquente, à une même période de sa vie :

Jeanne : « De 15 à 18 ans, j'allais en teuf, en rave. »

Elle consomme également dans le cadre du lycée, après ou avant les cours. Ses consommations d'alcool sont alors importantes : 3 ou 4 « races⁴ » par semaine. Mais elle fréquente en même temps d'autres personnes, plus des amis d'enfance, avec lesquels elle ne consomme pas :

Jeanne : « *Donc entre 16 et 19 ans, pendant mes années de lycée, en fait j'ai toujours eu ma petite bande, chez mes parents, avec qui je m'entends toujours bien, et puis avec qui on passe les soirées, toujours. Avec eux on n'avait pas besoin d'alcool ni rien pour s'entendre.* »

« *Non avec eux, comme je t'ai dit, on pouvait s'amuser sans boire, sans fumer, donc voilà, avec eux on faisait le mur, et puis on pouvait passer des nuits ensemble à discuter, sans rien boire...* »

Dans tous les cas, il s'agit tout de même de relations d'amitiés choisies. Autrement dit, c'est aussi parce qu'ils ont des niveaux et des pratiques d'usages qui correspondent à ce qu'il est possible de consommer dans la représentation de ces jeunes adultes que cela se fait. Mais La variation des niveaux d'usage en fonction des amis fréquentés montre bien la porosité des comportements avec les personnes qui l'entourent. Par ailleurs, harmoniser son comportement à celui des gens qui vous entoure reste un gage d'acceptation par le groupe, de reconnaissance comme en faisant partie. A ce titre, il peut y avoir une certaine émulation autour de la consommation.

Marina, Emma, 29 et 30 ans, tiennent le même discours, ayant plus de recul sur leur parcours d'entrée dans la vie adulte : des consommations en lien avec les sociabilités, avec des variations importantes suivant les moments de l'année et les opportunités.

Marina (directrice d'un centre de loisir) : « *la période où j'ai le plus consommé, c'était vers 22 ans, quand j'étais en colocation avec ces deux amis qui buvaient tout le temps l'apéro. Du coup, c'était tous les soirs la fête !* »

Emma (chargée de mission) : « *A ce moment là, j'ai bu beaucoup plus d'alcool, car on était un petit groupe d'amis avec lesquels boire l'apéritif était central... sauf que l'apéro durait jusqu'à 22 h et que le diner, c'était finalement un plat de pâtes* » « *on pensait plus à faire les courses pour ce que l'on allait boire qu'à remplir le frigo ! ouais, mais... ça n'empêche pas qu'on n'avait jamais une bouteille de vin d'avance !* »

Dans ces deux cas de figure, le fonctionnement en groupe d'amis influence nettement le comportement en matière de consommation. Toutefois, après des changements de vie, dus à des mises en couple ou à l'éloignement des personnes, les habitudes de

⁴ Expression utilisée par les plus jeunes enquêtés pour désigner une ivresse alcoolique importante. Ils parlent également de « boire à se la coller »....

consommation restent, même si les niveaux d'usage sont bien moins importants. Au regard des consommations moyennes déclarées dans le baromètre santé, leurs usages d'alcool continuent à être plus importants et l'alcool à être un marqueur d'événement ou d'occasions festives. Il y est étroitement associé.

Les consommations « entre parenthèses »

Six des trente entretiens recueillis font état d'une consommation excessive temporaire prédéfinie dans le temps. C'est d'ailleurs surtout l'alcool qui est concerné. Dans ces six cas de figure, il s'agit d'une période transitoire, en dehors de la trajectoire telle que les études et la continuité du contexte dans lequel ils évoluent l'organisent. Le changement de lieu apparaît comme la condition nécessaire à sa définition, avec en particulier une délocalisation à l'étranger. Ces « parenthèses » dans la vie de ces jeunes adultes, même si elles s'inscrivent dans le cadre de leur cursus d'études pour la plupart, viennent mobiliser plusieurs caractéristiques qui sont à même d'expliquer une augmentation significative des consommations de produits psychoactifs :

- Cette période s'étale entre 8 mois et 18 mois, avec un début clairement identifiable et une fin a priori évidente, même si certains jouent les prolongations. Ce qui caractérise cette période, c'est justement d'avoir un début et une fin programmés. En ce sens, les jeunes adultes qui correspondent à ces critères et qui sont habituellement « petits » consommateurs, savent que leurs pratiques de consommation sont circonscrites à ce moment. Ils ne mettent ainsi pas leur santé en péril, ne « tombent » pas dans la surconsommation. Ils mettent d'ailleurs en avant le fait qu'ils font attention à ce qu'ils consomment en général, sont attentifs aux problèmes d'addiction, mais estiment que ces consommations correspondent à un contexte bien particulier, surtout défini dans le temps.
- Le fait qu'il s'agisse d'un séjour à l'étranger n'est pas non plus anodin : cette expérience d'un autre lieu de vie est en lien avec une forte sociabilité avec leurs pairs. En effet, la majeure partie de leurs temps, en dehors des études, est consacrée à la rencontre d'autres personnes de leur âge. Dans leurs contextes habituels, les contacts avec leurs aînés sont plus fréquents. En dehors de ce cadre, et protégé du regard de leurs ascendants par la distance (du lieu, de la langue, de la communication), la liberté ressentie est importante. Tout se passe comme si

cette période était vécue comme le moment de vivre une forme de jeunesse insouciante, avec pour certains d'entre eux l'impression forte que c'est le moment ou jamais, car il n'y aura pas d'autres opportunités. Soulignons combien les consommations excessives sont alors associées à l'insouciance, en opposition au sérieux et à la modération.

- Les moyens financiers un peu exceptionnels dont ils disposent pour certains apparaissent également comme un élément qu'ils mettent en avant pour justifier leurs consommations : soit le pays d'accueil propose d'accéder aux boissons alcoolisées à un coût dérisoire, soit la bourse octroyée pour cette période-là est plus importante que ce dont ils disposent habituellement. Toutefois, certains d'entre eux, ensuite entrés dans la vie active et ayant gagné suffisamment leur vie pour se permettre ce type de conduite, n'ont pas pour autant transposé les niveaux d'usages. Le pouvoir d'achat exceptionnel semble volontiers fonctionner comme un ingrédient de plus à cette impression de liberté dans les actes, sans conséquence, en opposition à un mode de vie contraint auparavant par la mesure de ses actes pour ne pas grever son budget quotidien.
- Le contexte « exotique » du pays étranger joue enfin probablement un rôle important. Le contrôle social intériorisé dans son propre pays, avec ses règles de vie intégrées depuis la plus tendre enfance, ne se transpose pas à l'étranger. Si aucun d'entre eux n'a marqué du mépris pour les us et coutumes du pays visité – bien au contraire – on peut toutefois supposer que ce changement de cadre culturel autorise à plus de fantaisies avec les règles sociales. Par ailleurs, le fait de se trouver entourer de personnes nouvelles, qui n'ont pas de représentations construites de leurs comportements habituels, encourage également l'innovation comportementale. Si l'on ajoute à cela que nos pratiques en matière de consommation dépendent pour partie des milieux dans lesquels on évolue (familial, amical...), nous pouvons supposer que devenir pour un temps un consommateur excessif soit facile à réaliser dans ce type de contexte.

Ces différents éléments explicitent le caractère temporaire des consommations excessives. Ajoutons à cela que ces expériences ont eu lieu pour la plupart des personnes interrogées autour de 21 ans, anciennement l'âge de la majorité et qui reste celui où l'on habite encore majoritairement chez ses parents si les opportunités liées aux études ne nous ont pas fait décohabiter. Autrement dit, cet âge serait bien, là encore, un marqueur du passage entre « jeunes » et « adultes », les consommations excessives

apparaissant comme une façon « d'en profiter » avant d'adopter l'attitude raisonnable que l'on estime devoir tenir.

Aussi, les jeunes adultes qui appartiennent à cette catégorie ne présentent pas de risque de consommer durablement de façon excessive. On peut toutefois souligner que n'étant pas familier de ce type de pratiques, ils sont peut-être moins à même d'adopter un comportement qui les préserve des risques **associés** à ces consommations. Les travaux d'Aubertin et Morel [2010] notamment montrent bien qu'il existe une forme d'apprentissage de ses propres limites en matière de consommation et de gestion des excès. Mais cela se fait alors plus volontiers dans le cadre festif et ponctuel de fêtes adolescentes. Qu'en est-il pour de jeunes adultes qui ne se sont pas construits ce type de savoir-faire alors qu'ils se retrouvent en complète autonomie et confrontés à cette tentation de l' « excès parenthèse » ?

Les consommations d'appartenance à un milieu professionnel

Seul deux enquêtés correspondent à cette catégorie, mais leurs comportements en matière de consommation trouvent un écho dans ce que nous avons pu observer au niveau des pratiques des adultes dans le cadre du travail mené depuis deux ans par le CIRDD Rhône-Alpes sur les conduites addictives en milieu professionnel. Du fait du faible nombre d'enquêtés correspondant à ces critères, il est difficile d'avancer une logique détaillée à ce profil. Nous pouvons toutefois identifier quelques éléments le structurant :

Dans les deux cas de figure, il s'agit de jeunes hommes de 27 ans (Serge) et 30 ans (Alexandre) ayant chacun une profession astreignante : l'un, dentiste, parce qu'il a la responsabilité des soins dentaires qu'il fournit à ses clients, et l'autre parce qu'il est entrepreneur et qu'il a la responsabilité de la gestion de son entreprise débutante (courtage en vins et spiritueux). Ces attributs professionnels leur confèrent une respectabilité, au sens où ils considèrent l'un comme l'autre être des adultes responsables à part entière. Nous sommes donc à l'opposé des situations observées précédemment avec les consommations « entre parenthèses » où ce qui était revendiqué était justement des pratiques à l'antipode du raisonnable pour un adulte responsable et bien identifié comme tel. Dans le cas qui nous occupe, ces personnes bénéficient d'un statut social très en lien avec leur profession. Aucun ne consomme seul,

et finalement, ils boivent assez peu d'alcool à leur domicile en semaine bien qu'ils ne vivent pas seuls (l'un en colocation, l'autre en couple avec enfants).

Sur le plan du discours sur leur consommation, ils indiquent ne pas beaucoup consommer, ou plutôt raisonnablement. Mais lorsqu'ils évoquent les niveaux et la fréquence des usages, les quantités d'alcool sont assez importantes : beaucoup de repas au restaurant (à midi avec les clients ou le soir avec les collègues dentistes) où l'un consomme du vin (entre trois et cinq verres) et régulièrement un digestif ; l'autre de la bière principalement (3 pintes par soir soit 1,5 litre). Le courtier a peu d'occasion de sortie dans le milieu de la nuit mais sa vie sociale importante amène à engager ou répondre à des invitations à des apéritifs dinatoires les vendredis et samedis soir chaque semaine qui peuvent donner lieu là encore à des consommations importantes (principalement de vin). Le dentiste fréquente quant à lui 3 à 4 fois par semaine les pubs et les boîtes de nuits avec amis – dentistes comme lui – et consomme de façon importante de la bière mais aussi de la vodka et du champagne.

Dans les deux cas de figure, l'aspect financier n'est pas un frein : ils disposent des moyens nécessaires pour consommer sans limiter leur consommation en fonction de leur budget. Par ailleurs, l'un et l'autre arguent qu'il s'agit pour eux de consommations qui sont une extension de la pratique de leur profession : l'un parce que c'est l'occasion de rencontrer ses clients, de les inviter pour conclure un contrat ou d'entretenir la collaboration ; l'autre parce que ces moments passés entre jeunes dentistes leur permettent de mettre des mots sur les difficultés qu'ils rencontrent dans leurs pratiques professionnelles et ainsi de s'épauler. Serge explique que seuls ces jeunes dentistes avec lesquels il a fini sa formation sont à même de comprendre ce qu'il traverse. Il évoque largement le stress auquel il est assujéti dans le cadre de sa profession, dont les horaires sont à rallonges. La sociabilité qui est associée à ces consommations est donc tout à fait structurante pour lui. Le niveau d'usage en cours dans ce milieu est à la fois un moyen de gérer le stress (*« avec le travail, il y a augmentation du stress et donc besoin de plus en plus de moments pour décompresser, donc plus d'alcool consommé »*) et en même temps un signe d'appartenance à cette corporation. Il évoque notamment comment ses enseignants à l'école dentaire servaient des apéritifs plus qu'arrosés à la fin des journées d'études, arguant de la convivialité qui devait découler de cette pratique. Il apparaît donc bien qu'il y a, dans ce cadre, une socialisation à la consommation d'alcool comme marqueur d'appartenance. Etant courtier en vin, Alexandre se trouve dans les mêmes logiques d'afficher une consommation de ce qu'il commercialise avec ceux qui le produisent. Une abstinence serait même probablement perçue comme une

forme de déloyauté. Sa consommation de vin est donc également étroitement liée à sa profession.

Les consommateurs « à risque chronique »

Le dernier type de consommateurs rencontré est celui où les consommations sont les plus élevées et pour lesquels les trajectoires semblent avoir été impactées par ces consommations qui durent dans le temps. 12 personnes ont été interrogées lors de cette étude correspondant à ce cas de figure.

Plusieurs produits peuvent être en cause, mais la plupart du temps, il y a un produit privilégié par rapport aux autres.

Ainsi, Maxime, 26 ans, passe d'une consommation intense de cannabis à 18 ans (5 grammes par jour) à une consommation intense d'alcool (jusqu'à une bouteille de whisky par jour).

Pour Matthias, 24 ans, l'héroïne vient à 19 ans peu à peu remplacer sa polyconsommation d'alcool, de cannabis et autres produits type ecstasy, LSD, speed...

Michel, 29 ans, consommateur important d'alcool, diminue sa consommation entre 20 ans et 25 ans au profit du cannabis.

Pierrick, 23 ans, a bien consommé quelques joints entre 16 et 19 ans, mais fait surtout état d'une consommation d'alcool, avec au moins deux cuites par semaines au vin et/ou au whisky depuis qu'il a 20 ans.

Nils, 22 ans, se déclare, avec une certaine honte, dépendant au cannabis, même si sa consommation reste raisonnée actuellement à deux joints par jour. Bien qu'il consomme de l'alcool et observe plusieurs ivresses par an, il pose sa consommation de cannabis nettement devant ses autres consommations.

Laurent, 30 ans, a traversé une période de dépendance à l'héroïne de plusieurs années. Sous substitution depuis 3 ans, il ne se considère pas comme dépendant à l'alcool et au cannabis, bien que ces produits soient largement consommés par ailleurs.

Christophe, 29 ans, entretient depuis toujours un rapport très étroit avec l'alcool, ayant fait plusieurs épisodes en centre thérapeutique. Le cannabis, même s'il est consommé, apparaît en second plan, pris de façon irrégulière.

Ambroise, 30 ans, voit sa consommation d'alcool augmenter régulièrement depuis plusieurs années. Buvant rarement seul ou le matin, il est amené à consommer très régulièrement en compagnie, que ce soit de par son environnement amical ou pour ses attributions professionnelles (milieu festif, nocturne). Sans rechercher spécifiquement ces usages, il ne les limite pas et l'observation de ses consommations montre un usage régulier et intensif d'alcool ; aussi consommateur de cannabis et d'autres produits psychoactifs comme la cocaïne, par exemple, il constate plus volontiers ces usages dans des occasions particulières que liés à un mode de vie.

Sophie, 28 ans, présente le même genre de profil : ses épisodes d'usage d'alcool sont mondains mais toutefois très réguliers (plusieurs fois par semaine) et rarement modérés. Là encore, le contexte de vie (photographe en free lance) et ses accointances avec le milieu culturel lyonnais multiplient les opportunités de consommation sans qu'il y ait besoin de les rechercher.

Un autre groupe présente des profils d'usages où ce n'est pas tant un produit que plusieurs qui sont en cause. Il s'agit principalement du mariage alcool-cannabis.

Franck, Marc, Gilles, Nadia, à des âges et des profils sociaux différents, racontent des parcours dans lesquels il leur est difficile de faire la part belle à l'un ou l'autre produit. Marc relate un comportement un tant soit peu différent, puisqu'après avoir traversé une période pendant laquelle, outre au moins trois « cuites » par semaine, il fumait en moyenne 7 joints par jour, il a pratiquement cessé de consommer du cannabis pour ne consommer que de l'alcool, sans augmentation. Pour les trois autres, les deux courbes d'usage se suivent étroitement.

Pourtant, même lorsqu'il y a cette corrélation observée entre les niveaux d'usage du cannabis et ceux de l'alcool, le rapport à chacun des produits est différent. Chaque produit à son rôle, et l'utilisation qui en est faite varie.

Franck, par exemple, fume du cannabis seul, que ce soit pour dormir ou pour écouter de la musique. Il en fume également pour se mettre en mode « off » pour que la journée passe plus vite, alors que le travail fait ne l'intéresse pas. Il s'agit d'une consommation qui peut être solitaire ou en petit comité. L'effet attendu est intérieur, le mettant dans sa coquille. En revanche, l'usage d'alcool est surtout associé à la fête, aux moments conviviaux que sont l'apéritif ou les soirées entre amis. Il souligne d'ailleurs le glissement

dans son usage au moment où il commence à boire tout seul. Il fait une distinction importante entre les deux produits : les effets du cannabis sont socialement plus facilement dissimulables sous prétexte de fatigue, par exemple. En outre, le produit est l'objet d'entre-aide entre amis qui connaissent cette dépendance. On se laisse une « boulette » pour « dépanner » quand on sait que l'autre est à sec et risque d'avoir du mal à dormir. L'alcool, au contraire, laisse une odeur désagréable, a des conséquences physiques directes, avec par exemple une altération de la peau et un ulcère qui lui mène la vie dure. De plus, se présenter régulièrement complètement ivre dans les fêtes entre amis est désapprouvé socialement.

Pour Nadia aussi, le cannabis constitue un produit bien moins difficile à gérer socialement et qu'elle utilise très différemment de l'alcool. Le cannabis ne la met pas socialement en péril, même si elle consomme tout le temps, alors que l'alcool, consommé en soirée, en sortie, l'amène à adopter des comportements agressifs générateurs de conflits.

Nadia : « Ouais, parce que j'ai pas compris. C'est ça que je voulais dire, j'ai pas compris toujours que l'alcool, ça m'allait pas. Ça je comprends pas. Parce que le shit à la rigueur, pour moi c'est pas une drogue, c'est..., c'est... C'est doux. C'est doux, voilà, ça peut pas me faire de mal. Psychologiquement et tout, les effets personnels, mais c'est pas ce qui va me..., qui va me rendre, voilà..., je sais pas, je vais pas être bizarre, je vais être dans mon plane, c'est sûr, il faut pas me calculer, il faut pas que je..., j'aime pas trop les gens aussi parfois. Mais je veux dire, je vais rien faire de mal, je vais plus être endormie. Que l'alcool, c'est le truc qui me va pas, et j'ai toujours pas pigé que ça me va pas. Et même en fait quand je suis tombée en CEF⁵, j'étais défoncée. Quand même c'est grave oh ! Je comprends pas, ça ! Il faut que j'arrête. »

Pour Gilles, les consommations d'alcool et de cannabis sont déjà anciennes. Il a longtemps évolué dans un milieu de saisonniers et sa compagne et ses amis sont de grands consommateurs. L'alcool fait partie de la fête, associé à d'autres produits de type cocaïne, en particulier. Si le cannabis est toujours présent, il est plus volontiers là pour assurer le sommeil, les descentes de produits. L'alcool est un canalisateur pour faire des fêtes particulièrement démonstratives. Là encore, le cannabis n'apparaît pas forcément comme un problème alors même qu'une dépendance est identifiée, alors que l'alcool est présenté à la fois comme incontournable pour être dans l'ambiance générale de son réseau amical. Mais les prises de risques émaillent le récit : une « cuite » la veille d'intervention dans des chantiers acrobatiques, des rapports sexuels non protégés et multipliés, la conduite en état d'ivresses...

⁵ Centre Educatif Fermé

Nous observons que globalement, pour ces personnes qui cumulent au moins ces deux produits, il y a une sorte de consensus autour de leur usage et des difficultés qui y sont associées : si les consommateurs quotidiens de cannabis se reconnaissent pour la plupart d'entre eux une certaine dépendance à ce produit, celle à l'alcool est beaucoup moins évidente à identifier. En outre, les difficultés associées à la consommation d'alcool sont principalement identifiées au retour qu'on leur fait de l'image sociale qu'ils véhiculent en état d'ivresse, ou comme pour Gilles, à ce que d'autres, extérieurs à son réseau de sociabilité, lui renvoient au regard des risques pris sous l'emprise de l'alcool.

Pour résumer, quatre grands profils de consommateurs ont été identifiés : Les consommateurs « par sociabilité » ; les consommations « entre parenthèses » ; les consommations d'appartenance à un milieu professionnel/à une corporation et les consommateurs « à risques chroniques ».

Ces grands types d'usagers excessifs montrent qu'à travers une norme épidémiologique commune, à savoir au moins dix usages mensuels de cannabis (Baromètre Santé 2005) et/ou un usage d'alcool au moins 2 fois par semaine (Baromètre Santé 2005) assorti d'ivresses alcooliques répétées (au moins 3 ivresses annuelles), nous observons des pratiques très diverses de consommation. Au-delà de la quantité elle-même ingérée, la logique qui sous-tend ces usages diffère assez largement, même si tous recherchent dans leurs consommations un certain plaisir, une détente, un mieux-être avec les autres.

Notons également qu'il peut exister une grande variabilité des niveaux d'usage au cours du temps, et que le type de produit consommé peut varier, être remplacé par un autre ou abandonné.

C'est à propos du type d'usagers « à risques chroniques » que l'enjeu des questionnements en matière de prévention semblerait le plus important. Le chapitre suivant, qui concerne les liens entre consommations et insertions professionnelles vont permettre en ce sens d'identifier les freins et les leviers sur lesquels développer des modes préventifs novateurs.

2. TRAJECTOIRES DE CONSOMMATIONS ET INSERTIONS PROFESSIONNELLES : DES LIENS EVIDENTS ET ENCORE DES QUESTIONS

Du présupposé de la contribution des consommations excessives à l'échec scolaire

L'une des premières interrogations en filigrane du questionnement des acteurs politiques et sociaux sur les consommations des jeunes – outre les questions de santé – c'est comment éviter que les consommations excessives viennent nuire aux parcours d'études et d'entrée dans la vie professionnelle, à une période de la vie où se construisent et s'organisent les bagages de savoirs susceptibles de vous accompagner toute votre vie professionnelle. Les premiers choix, en matière d'études, de stages, de premiers emplois, apparaissent comme des éléments tout à fait structurants des trajectoires professionnelles à venir. Les inquiétudes sur les trajectoires d'insertion professionnelle viennent principalement du présupposé selon lequel les consommations de produits psychoactifs, lorsqu'elles sont excessives, viendraient empêcher, limiter, dérouter ces parcours. Pourtant, on observe à travers les enquêtes quantitatives que l'on a pu mener, que ce rapport de causes à effets, de relations directes entre échec scolaire et consommations est loin d'être évident. Les enquêtes auprès des jeunes de terminales sur différents établissements et territoires ne montraient pas de relations linéaires entre l'échec scolaire et les niveaux d'usages [Collard-Hamant, 2009], [Hamant, Ampère]. Par ailleurs, l'enquête PRELUD de 2006 auprès des usagers de drogues fréquentant les CAARUD lyonnais [Hamant, 2007] montre que plus de 20 % des personnes interrogées ont un niveau au moins bac+2. Tous âges confondus, l'INSEE identifie 18,8 % des individus âgés d'au moins 15 ans à avoir ce niveau de diplôme. On est ainsi assez loin du présupposé évoqué, les personnes fréquentant les structures d'accueil dites « bas seuil » n'étant pas tellement moins diplômées que celles en population générale.

Alors qu'en est-il réellement ? Comment s'articulent trajectoires d'insertion dans la vie professionnelle et consommations ? Nous observerons, à l'aune des quatre profils de consommateurs identifiés, comment s'organisent les deux dimensions.

Quand les consommations font partie de l'insertion professionnelle

Ce sont les jeunes adultes dont les consommations sont parties prenantes de l'exercice de leur profession qui présentent la plus grande évidence de lien entre consommations et insertion professionnelle. Plutôt que d'être un facteur limitant, les consommations apparaissent dans ce cadre au contraire favoriser l'appartenance à un milieu professionnel, une reconnaissance de leurs pairs et aider à l'exercice de leur métier. A leurs dires, la maîtrise de la consommation d'alcool est suffisante pour qu'ils ne relatent pas de situation créant un malaise social. En effet, dans un cas comme dans l'autre, si les usages sont conseillés et intégrateurs, ils seraient en revanche très mal perçus s'ils donnaient lieu à des débordements en dehors des cadres sociaux implicitement délimités. Participer à un déjeuner d'affaire et ne plus être en mesure d'établir les termes du contrat, en raison d'oubli et d'erreur, seraient du plus mauvais effet, alors même que c'est logiquement le type de situation qui peut se produire si la consommation d'alcool a été excessive. Dans la même logique, pratiquer en matinée un soin dentaire alors même que la soirée, trop arrosée, a laissé un niveau d'alcoolémie positif et une haleine qui en témoigne constitueraient une motivation à l'arrêt des soins pour le patient... la « menace » que représente alors la fraise étant plus que dissuasive. Aussi, dans les deux cas de figures, la corporation professionnelle demande à ce que les usages soient élevés pour que la personne en fasse partie. Mais le contrepoint de cette demande est le contrôle et la maîtrise des espaces et des quantités des usages. Cela implique de bien connaître ses propres limites, voire de les travailler. En quelques sortes, il s'agit de compétences en partie transposables aux pratiques professionnelles évoquées : maîtrise, contrôle, connaissance de ses possibilités et de ses limites. La ligne de conduite est fine, les faux-pas possibles et les conséquences probablement immédiates. Ainsi, ce fil du rasoir semble constituer un garde-fou non négligeable pour éviter un emballement des consommations. Ce qui laisse tout de même des risques pour la santé importants.

La « parenthèse » : au niveau des usages mais pas au niveau des parcours professionnels

Pour ceux dont l'usage intensif de produits psychoactifs n'a duré qu'un temps, dans un contexte particulier de voyage d'études ou « sabbatique » à l'étranger, le scénario est différent. La première interrogation porte sur les conséquences au niveau universitaire

de cette période plus ou moins longue de consommation importante. Or, nous observons globalement là qu'il n'y a pas d'échec évoqués : pour Patrice, Claire, Christelle, Jean-Marc ou même des enquêtés qui appartiennent également à d'autres profils mais qui présentent des parcours par certains aspects similaires : voyage à l'étranger et pic de consommation à cette occasion : pour Maxime et Marina, par exemple. Tous réussissent l'année universitaire entreprise ou réussissent positivement leur stage. Là encore, il n'y a pas de corrélation entre consommations importantes et échec scolaire ou professionnel.

Si la relation supposée n'est pas observée, on peut toutefois s'interroger sur les effets de ce type de parenthèse sur les trajectoires. Ont-elles un impact ?

Les consommations « relationnelles » : expression de la logique des trajectoires

Nous n'observons pas de lien d'incidence entre les niveaux d'usage liés au contexte relationnel et les trajectoires de formation et professionnelles. Les seuls éléments présentant des conséquences directes sont plutôt quelques soirées trop arrosées qui, ponctuellement, ont donné lieu à quelques pannes de réveil pour aller en cours ou se rendre au travail. Toutefois, ces événements sont ponctuels et surtout ne sont pas présentés comme des éléments susceptibles de composer un palier dans une escalade de consommation.

Ces usages relèvent d'un certain mode de vie, en relation avec les relations amicales et amoureuses. Aussi, nous pouvons nous demander si une profession qui exigerait une abstinence totale (Sportifs haut niveau, poste de sécurité avec astreintes, non prévisibles) serait une situation professionnelle tenable à la longue. L'importance du relationnel apparaît de façon flagrante et ce mode d'usage est sans doute l'expression de ce qui fait système dans les logiques de vie des personnes de ce profil. Sacrifier ces consommations d'alcool voire de cannabis si étroitement associées aux dimensions relationnelles de l'existence pourrait constituer un élément négatif d'une profession. C'est la relation aux autres qui est structurante et les usages de produits psychoactifs qui y sont intégrés caractérisent ce profil.

Les consommateurs « à risques chroniques » : des incidences certaines mais un sens de causalité équivoque

Le dernier profil d'usage, celui des consommations identifiées comme proches ou relevant de la dépendance par les enquêtés eux-mêmes, pose à priori plus de questions.

Le présupposé principal est celui de trajectoires de formation et/ou professionnelles qui souffrent de ces consommations importantes. Or, les récits recueillis présentent peu de « naufrage » professionnel. Lorsque toutefois il y a des difficultés dans le parcours, les consommations ne constituent pas, dans le discours recueilli, un élément explicatif sans équivoque.

Ainsi, Maxime présente une trajectoire exemplaire : IEP mention très bien et master professionnel, stages dans des institutions prestigieuses, le dernier se concrétisant par une embauche... les quantités de whisky qu'il consomme ne semblent pas avoir de conséquences sur sa vie professionnelle :

Enquêteur à Maxime, 26 ans : « *Ça t'empêche de te lever ? Ça t'empêche de... ?* »

Maxime : *Non non, je suis très sérieux, tout ça, mais par contre des fois ça m'empêche de me coucher, du coup j'arrive le matin..., bien alcoolisé au boulot, et du coup les gens le sentent, c'est pas qu'ils le voient, ils le sentent, surtout.*

E. Tu as l'impression que tu tiens tes engagements, malgré tout ça ?

M. Oui. »

(...) « L'alcool m'empêche pas de me lever, donc après c'est juste un choix. C'est plus si je suis fatigué ou pas fatigué. Là oui, si je suis fatigué et que je sais que le lendemain ça va être dur, je vais me coucher tôt. Si je suis pas fatigué, je peux faire toute la nuit dehors et puis aller au boulot le matin. »

Nils, pour sa part, est encore étudiant à 22 ans. Il mène de front une double licence en Sciences politiques et en anthropologie. Il consomme pourtant au moins un joint de cannabis par jour, et les occasions de boire de l'alcool étaient fréquentes dans sa colocation à trois. Mais ses consommations en période d'activité sont principalement le soir.

Ambroise, 30 ans, est titulaire d'un Master de sociologie et mène de front travaux de recherche universitaire et un poste de chargé de mission d'animation culturelle pour la ville. Sa consommation importante d'alcool, dans un cadre festif principalement, assortie de consommations ponctuelles mais récurrentes d'autres produits, ne semble pas poser de problème à son parcours professionnel, pourtant précaire.

Sophie, 28 ans, photographe en free lance et diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure Louis Lumière, est également très précaire au niveau de son activité professionnelle.

Chaque contrat doit être mené à bien, même si parfois des aménagements de temporalité peuvent avoir lieu. L'exigence est importante et malgré ses usages d'alcool substantiels – les occasions festives étant fréquentes – elle remplit ses obligations professionnelles.

Gilles, 30 ans, a fait des études courtes mais a surtout exercé un métier à risque sur des chantiers acrobatiques l'été et une activité de pisteur en station l'hiver. Très physique, ses activités professionnelles ne semblent pas avoir pâties de ses excès de consommation. Là encore, la précarité de la situation professionnelle laisse à penser que des faux-pas trop fréquents trouveraient une sanction immédiate.

Ces exemples montrent combien, même en situation de précarité professionnelle, nombres d'usagers intensifs de produits psychoactifs suivent une trajectoire de formation complète, et tiennent un parcours professionnel, qui bien que précaire, engage de véritables responsabilités et compétences, au niveau de leurs qualifications.

Néanmoins, dans un certain nombre de cas, on peut également observer des ruptures de parcours en lien direct avec des consommations.

Ainsi, Nadia, 18 ans, a été mise en détention deux fois pour ivresse sur la voie publique associée à une attitude de rébellion et violence à l'encontre des forces de l'ordre venues l'interpeler.

Nadia (18 ans, sans diplôme, petits boulots) : « ...Ouais, si, je suis tombée en prison, bref, en octobre, à cause de l'alcool.

E. a veut dire quoi, « à cause de l'alcool » ?

N. Parce que j'étais trop défoncée et je commençais à frapper les flics et tout. [...] Ouais, parce que j'ai pas compris. C'est ça que je voulais dire, j'ai pas compris toujours que l'alcool, ça m'allait pas. »

Sa trajectoire scolaire est tout à fait chaotique. Elle ne mentionne pas directement ses évictions des différents établissements comme étant liées à ses consommations. La raison principale mise en avant est l'absentéisme :

Nadia : « Donc après ils m'ont mis à Gerland, au collège. Après j'y suis allée... pas beaucoup, après j'y suis allée...pas. Je suis pas allée, je suis pas allée...

Enquêteur : **C'était quoi, c'est la 3ème, là ?**

Non, c'était la 4ème. Donc j'y allais pas. J'y allais de temps en temps, quoi.

Et tu sais pourquoi ?

Ben ouais, j'avais d'autres choses à faire.

Ouais. C'était plus intéressant ailleurs.

Ouais, c'était plus intéressant ailleurs. Maintenant je me dis que c'est plus intéressant, l'école, mais avant je m'en foutais. On n'est pas dans l'optique. Donc voilà, après bon... J'ai pas été après...

T'avais des copains qui séchaient aussi...

Voilà, ouais, après c'est ça, des influences, des machins, on se retrouve tous à un endroit quoi. J'y allais de temps en temps, j'y allais une fois par semaine, par-ci par-là voilà... Je faisais du midi 14 h, après c'est bon, je partais. Je pouvais pas rester en place, c'était horrible. Après voilà, après je suis passée en 3ème, je crois, ben ouais, forcément, vu le temps. Non parce que je sais plus un truc, parce qu'avant... En fait, entre temps, je sais pas si c'est en 3ème ou si c'était en 4ème, j'ai fait une école de débiles, aussi. (Ah ?) Ouais, classe-relais, je sais pas si vous connaissez. C'est un truc pour les cons. Mais je sais plus quand c'est... Entre 4ème et 3ème, je pourrais pas vous dire, je crois que ça doit être la 3ème, peut-être. Toujours à Gerland, mais au lycée Louise Labé, en fait c'est..., c'est une classe intégrée dans le lycée, quoi.

Oui, c'est du coup directement au lycée ?

Ouais ouais non mais c'est des classes de débiles hein. On fait des stages machin. Là, c'était cher bien, c'était trop bien et tout, je fumais tout le temps du shit... Ils kiffaient trop sur moi, les gens là-bas, ils étaient tous..., tout le monde, donc ça a fait que je fumais bien. D'ailleurs un jour j'en ai revu un en prison, un mec qui était avec moi. Ouais, après j'ai fait quoi après ? J'y allais plus, après je suis parti au bout d'un mois, deux mois, même pas. Après j'étais inscrite mais j'allais pas à l'école. Après, ils ont pas voulu me faire passer au lycée...

(s'ensuivent 5 autres tentatives de formations qu'elle arrête d'elle-même ou dont elle se fait renvoyer)

Mais par ailleurs, elle explique qu'elle se fait arrêter pour ivresse sur la voie publique et mis en rétention en « CEF » (centre éducatif fermé) à 15 ans et qu'à cette époque-là, elle consommait beaucoup d'alcool :

Nadia : « *Donc après, après voilà, ça s'est transformé en une consommation un peu plus régulière, vraiment tous les jours, pendant un moment.(Au niveau de l'alcool ?) Ouais, toujours. Le shit aussi hein, c'était...*

Et là c'était quelle période ? *Entre... 14 et demi... Non un peu avant quand même parce que..., ouais si, 14..., 15 ouais, 15, 15 et demi... Euh... Donc là c'était vraiment très très régulier, tous les jours, quoi, en fait. Après là je suis tombée en CEF. »*

Dans ce cas de figure, même si Nadia ne fait pas de lien explicite entre sa trajectoire scolaire plus que chaotique et sa consommation, le fait qu'elle soit arrêtée suite à une consommation excessive a forcément un impact sur son parcours scolaire. Au-delà, on est tenté d'analyser que l'attraction de la consommation est un facteur de décrochage scolaire. Mais en même temps, elle mentionne également ses difficultés de reconnaissance par le système scolaire (« j'ai fait une école de débiles ») alors qu'en revanche, elle ne semble pas avoir de difficulté avec les autres élèves (« Ils kiffaient trop sur moi, les gens là-bas »), mentionnant ce contexte social en positif ou en n'y faisant pas référence. Le fait qu'elle ne passe que des temps courts dans les différents établissements ou filières laisse penser que son cercle amical se trouve en dehors du

contexte scolaire. L'analyse peut ainsi être inversée : c'est parce qu'elle ne se sent pas appartenir au système scolaire et à ses codes qu'elle se tourne vers d'autres groupes d'appartenances, qui eux, consomment alcool et cannabis. D'ailleurs, son expérience dans ce qu'elle appelle « l'école des débiles » est pourvoyeuse de cannabis, ce qu'elle apprécie. Cela ne l'amène pas pour autant à persévérer dans ce système et elle décroche au bout de deux mois. Ce n'est donc pas seulement le produit, mais l'appartenance sociale qu'elle recherche, laquelle ne peut trouver d'enracinement dans le système scolaire.

Matthias, 24 ans, raconte également un parcours scolaire durant lequel la rencontre avec des produits va avoir un effet. Lui et sa mère quitte une banlieue populaire de l'Est lyonnais pour une banlieue chic de l'Ouest. Même s'ils sont encore en H.L.M., l'environnement social et du coup scolaire change radicalement :

***Matthias** : « Oui, c'était un ras le bol, surtout de ma mère. Et puis enfin voilà, j'ai toujours connu ça, de mes 0 à 15 ans, j'ai habité là-bas, donc voilà. Et puis ma mère en avait ras le bol, elle a fait des demandes et des demandes sur des listes d'attente extrêmement longues, tout ça. Et puis voilà, arrivé à 16 ans là-bas, j'ai connu..., enfin je me suis mis un petit peu à traîner dehors, vu qu'avant j'allais jamais dehors étant donné les circonstances dehors, tout ça, enfin voilà, ça ne m'intéressait pas. Et puis donc je me suis mis à fricoter avec des jeunes de mon âge, ça fumait des pétards, tout ça etc., et voilà. Tout a commencé comme ça. »*

Ainsi, paradoxalement, c'est à partir du moment où il déménage et que la vigilance à l'égard des possibles « mauvaises fréquentations » du quartier « sensible » (évoquées en filigranes) a baissé qu'il fait des rencontres, ce qui semble avoir un impact important sur son parcours scolaire. En même temps, il signale qu'à cet âge-là (17 ans), il ne tient pas en place à l'école, ça ne l'intéresse pas du tout, il a déjà redoublé deux classes à l'âge de 17 ans. Dans ce cas de figure également, on peut se demander si ce sont les consommations qui ont mené à ce désintérêt pour l'école, ou au contraire, si c'est le cadre scolaire qui ne convenait pas à Matthias. La question de l'appartenance à un groupe semble être un élément déterminant. Il précise que lorsqu'il résidait dans son quartier sensible, il n'avait pas vraiment de copains, ne sortait pas. Il a commencé à avoir un réseau amical à partir du moment où il est arrivé dans l'ouest lyonnais et où ses pratiques se sont organisées autour de la consommation de produits et de sorties en rave-party.

Pour Franck et Michel, les incidences des consommations sur les parcours sont encore plus difficiles à démêler. Tous deux ont des parcours scolaires avortés : l'un parce qu'il ne passe pas le baccalauréat professionnel en infographie qu'il préparait, l'autre parce que même s'il obtient son baccalauréat général littéraire, son orientation à l'université en musicologie s'avère ne pas lui convenir. Sa tentative pour suivre une préparation à l'école de kinésithérapie échoue également. Il réussit toutefois son DEM (Diplôme

d'Etudes Musicales), mais n'en parle pas en termes très positifs, tendant à dévaloriser le niveau des enseignants de l'ENM (école nationale de musique) de Villeurbanne et son propre travail.

Michel, 29 ans : « Entre 22 et 24 (ans), il y a pas grand chose, je vais te dire. Je finissais mon DEM, en fait, là j'ai eu mon diplôme. De musique. Ouais, de musique. Voilà, je passais mon diplôme, surtout je fumais des joints et je faisais rien, en fait. Je jouais un peu, comme ça, et puis basta, en fait. »

Les niveaux d'usages sont importants dans les deux cas de figures et sont donc susceptibles d'expliquer pour partie les échecs, mais ce n'est pas l'argumentaire avancé par ces deux jeunes hommes presque trentenaires, alors qu'ils sont à même de relativiser aujourd'hui les choix qu'ils ont fait.

Tous deux arguent de filières qui ne les motivaient pas du tout. Pour Franck, il choisit l'infographie en prenant en compte le fait que cela se passe assis dans un bureau. L'aspect créatif supposé est un élément attractif, pour lui, mais dans la réalité, il s'agit surtout de faire de la mise en page. Il se démotive très vite. Quant à Michel, il suit un DEUG (ancien parcours Licence) en musicologie, et il se rend compte que l'enseignement est très éloigné de la pratique de la musique, alors que c'est cela qui le motive. Il suit en parallèle des cours à l'ENM (école nationale de musique) de Villeurbanne jusqu'à 23 ans, où il passe avec succès son DEM (Diplôme d'Etudes Musicales). Mais il n'a alors aucun diplôme universitaire. A les écouter, on comprend plutôt que les contextes de formation dans lesquels ils se sont retrouvés les ont démotivés, laissant la place aux consommations.

Enquêteur à Michel : « [tu fumais du cannabis] A la fac ?...

Michel, 29 ans : Ouais ouais, à la fac, dès le matin, enfin...

Tu recherches quoi, comme effets, à ce moment-là ?

Ah ben là tu recherches pas d'effet en fait, tu te poses pas de questions, tu penses pas. Tu traces et puis c'est comme ça, tu cherches à juste être stone et puis à tracer pour pas que la journée passe trop lentement, on va dire. »

[Plus loin] Je suis rentré à la fac, j'avais rien à y foutre, en fait, c'était vraiment pour faire plaisir à mes vieux, je savais pas ce que j'allais foutre derrière. La fac de musique, c'est soit pour être prof en collège, donc c'est absolument pas ce que je voulais faire, soit chercheur en musicologie, ce qui était également ce que je voulais absolument pas faire. »

Franck, 29 ans, sur sa formation en infographie : « Moi je dessine pas du tout. Du coup les boulots de création, ils sont donnés à des gens qui ont un truc... de dessin. Tu peux apprendre à faire de la PAO quand tu fais du dessin, t'apprends pas à faire du dessin quand tu fais de la PAO. Donc tout l'aspect créatif, il t'échappe un peu. Tu fais beaucoup de mise en page, vachement de mise en page. C'est pas excitant quoi. Tu vois, le carnet de factures... Tu fais des tableaux quoi. C'est pas très excitant. Et puis c'est un boulot quoi, tu vois. Je découvre vite le monde du travail qui moi me fatigue... Tout de suite... « C'est une blague ? Vous voulez que je travaille tous les jours ? » Du coup voilà, ça me gave très

vite. J'essaie de passer mon bac, plus sérieusement que le BEP parce que c'est moi qui paie les études, parce que du coup, à mon BEP j'étais... en privé, mon père payait le lycée. Et en bac pro, je me suis mis en alternance. Moi j'ai dit : « Je me mets en alternance », comme ça je gagnais mon fric. Du coup alternance à Avignon. Du coup voilà, 17-18, je commence à avoir un peu de pognon, pffuit, j'achète mon shit, je fais un peu ma vie... Je vais à Avignon passer les cours deux fois par mois, du coup c'est la bringue, là-bas, enfin, la bringue... très peu de souvenirs de là-bas... Cassé au tarlu [cannabis], peu de souvenirs, il y a des gros trous de mémoire là-dedans.

A cause... A cause du shit, ouais. »

Pour Nadia, Matthias, Michel et Franck, l'insertion professionnelle est chaotique. Ils décrivent des petits boulots, qui ne les intéressent pas. Franck, en particulier, pointe le lien entre l'ennui qu'il ressent dans ses petits boulots inintéressants pour lui et ses consommations :

Franck, 29 ans : « A B., je faisais des gros pétards le soir, des gros à trois feuilles, le soir dans le lit, t'en laisses la moitié sur la table de nuit. Le matin tu te réveilles, tu t'envoies ça, café, douche, t'en fais un deuxième. Après c'est celui pour aller jusqu'au taf, t'écrases en route pour le bus... Le boulot, le matin, je vide les camions, du coup j'ai toujours des petits sticks que je me fais au fur et à mesure dans..., voilà. A midi, je m'en fais deux, histoire d'être tarté pour la journée. Je m'emmerde dans mon boulot, quoi, c'est un truc..., c'est le mode off, quoi. »

[plus loin, à propos de son emploi de serveur/responsable d'un café] « le café, à la fin, ça se passe mal avec le patron. Je me fais de plus en plus chier, comme dans tous les boulots, ça me gave au bout d'un moment. Du coup, quand les soirées me font chier, je me sers des Ricard dans des verres à Martini, ce qui permet de mettre triple dose dedans. Du coup je finis les soirées, je suis... je suis tarté, mais je me rends compte que je peux m'envoyer presque une demi-bouteille de Ricard et puis faire ma caisse, finir le bar, virer les clients, en mode automatique, quoi. »

Pour ces personnes qui ont un parcours de formation et d'insertion professionnelle compliquée, avec des consommations associées, on observe la difficulté qu'il y a à distinguer ce qui relève de la cause ou de la conséquence des usages de produits psychoactifs. Il n'y a pas d'exemples rapportés où ils aient été licenciés pour des raisons directement liées aux consommations : retards fréquents, accidents, erreurs manifestes... Tous tiennent leur emploi mais décrochent assez rapidement.

Les moments d'inactivité sont également rapportés comme particulièrement sensibles à la consommation :

Pour exemple, le témoignage de Franck, à travers deux situations : la rupture avec sa première petite-amie, qui le déprime suffisamment pour l'amener à arrêter son emploi ; puis son inactivité suite à l'arrêt de son emploi de barman-gérant de café. Dans les deux cas de figures, sa vacuité entraîne une augmentation de sa consommation.

[Franck, à propos de sa rupture à 19 ans avec sa première petite amie] « quand elle s'est barrée, moi j'ai fait : « Ah ouais, d'accord ! » Plus de travail... J'ai arrêté de bosser pendant six mois. Par contre j'ai continué à fumer et à boire comme un salaud. »

[28 ans, autre période difficile, où de plus, il arrête son boulot au café] « Et puis t'as pas de boulot, t'as pas de tune. [...] Mais du coup il y a une espèce de bascule, on s'est dit à un moment : « Le café, rentrer du taf, s'attaquer à la gnole à 3 h de l'après-midi, jusqu'au soir, torcher un litre de gnole sur une journée... » C'est là que du coup, tu vas pas voir C. [sa petite amie]... Parce que t'es pas présentable. (...) Je commence à lâcher, à fumer des joints quand je suis avec elle, ce qui moi me plaît pas, c'est pas grave en soi mais je préfère fumer tout seul à la limite »

Les courbes de consommations recueillies auprès de Michel, Nadia ou Christophe vont dans le même sens : c'est lors des moments d'inactivité que les niveaux d'usage sont les plus importants.

On voit donc la tension qu'il y a entre l'importance d'occuper une activité professionnelle, structurante, qui permet de contenir la consommation, et en même temps, une forme d'insatisfaction de l'activité professionnelle occupée, permanente ou au début du parcours professionnelles. Cette insatisfaction quant à l'activité professionnelle et/ou de formation est liée à plusieurs aspects :

- La sous-qualification des emplois occupés, qui n'ont en soi que peu d'intérêt et/ou le manque d'intérêt dans la filière de formation suivie ;
- L'absence de construction d'une trajectoire : l'idée qu'il s'agit d'un premier échelon n'est jamais évoquée. Il s'agit forcément pour eux de voie de garage ;
- L'intérêt de la consommation qui l'emporte sur celui de l'activité professionnelle. ;
- La fonction d'anesthésiant des consommations, en particulier du cannabis, qui est rapporté comme permettant de tenir le coup dans l'activité professionnelle, sans que cela ne permette en fait de la mener réellement à bien ;

Les jeunes adultes interrogés proposent une certaine lucidité sur l'ambivalence de leurs consommations et leurs justifications. Il existe cette confusion entre le fait que les produits les aident à tenir dans des situations qui ne leur conviennent pas, mais qu'en même temps, ces mêmes produits les empêchent de mener à bien leur projet... On peut toutefois se demander s'il s'agit d'une réelle prise de conscience ou bien plutôt de l'intégration de ce qu'ils ont pu entendre sur les risques encourus avec les consommations.

Pour résumer, toutes les trajectoires de formation et professionnelles ne sont pas « impactées » par des niveaux d’usages importants... la corrélation entre consommations et échec scolaire et/ou professionnel est loin d’être systématique. Les entretiens recueillis montrent qu’il peut y avoir des parcours professionnels intéressants malgré de fortes consommations. Les travaux de Marc Lorient⁶ sur les modes de gestion du stress pour les métiers en contact avec le public montrent comment, suivant les contextes professionnels concernés, le sens donné à une consommation peut être très différent et, ainsi, soit intégrateur ou au contraire excluant.

Par ailleurs, dans un certain nombre de cas, les erreurs d’orientation scolaire et les emplois sous-qualifiés, en dehors des centres d’intérêts des jeunes adultes interrogés, sont des facteurs aggravants des niveaux d’usage. Les personnes interrogées montrent qu’elles sont assez conscientes de ces écueils mais peinent à trouver des solutions.

⁶ chercheur CNRS au laboratoire Georges Friedmann

3. LE FINANCEMENT DES CONSOMMATIONS : LEVIERS ET FREINS POUR CHACUN DES PROFILS DE CONSOMMATEURS

La question des budgets alloués aux consommations, et surtout de leurs modes de financement, se pose de façon très différente selon les profils d'usage exposés. Tour à tour facilitateurs ou au contraire, facteurs de mise en danger, l'argent et la façon dont on se le procure représentent un élément de compréhension central des pratiques d'usage.

Les consommations liées au métier : des frais professionnels

Ceux pour lesquels les usages sont en lien direct avec leur socialisation professionnelle intègrent à leur frais professionnels l'argent qui leur est consacré. Cela s'interprète au sens propre pour Alexandre, qui déjeune dans le cadre de son activité professionnelle, et au sens figuré pour Serge, qui n'envisage pas pouvoir tenir face à la pression de sa profession sans le soutien de ses collègues de formation en dentaire. Il s'agit donc également pour lui de frais permettant l'exercice de sa profession, même si c'est de façon indirecte. Le fait que ses collègues de consommation appartiennent à sa corporation est tout à fait décisif. Tous consomment en quantité et il se doit ainsi de tenir son rang parmi eux en participant de ce niveau d'usage important, les frais consécutifs à ces pratiques faisant partie de la logique.

Les consommations « entre parenthèses » : les moyens supplémentaires comme une opportunité

Pour ceux qui relatent le pic de leurs consommations à l'occasion d'un séjour long à l'étranger, l'argent constitue souvent un levier dans l'usage. Le pouvoir d'achat est généralement meilleur que dans leur pays d'origine, en raison des bourses allouées ou du différentiel du niveau de vie local. Cette manne financière est identifiée comme un élément qui participe à rendre possible des consommations importantes.

***Patrice, 26 ans [Sur le financement de ses études] :** « Il n'y a que l'été d'avant, où j'avais travaillé, mais j'ai pas travaillé tous les étés non, non non. Donc du coup je me serrais un peu la ceinture, je sortais pas beaucoup et je faisais attention à mes dépenses, ça c'est sûr. [...] Et du coup après, quand je suis parti en Allemagne, là mes parents me donnaient*

toujours autant de sous, mais vu que la vie est trois fois moins chère là-bas... Du coup j'étais comme un roi. ... **vous étiez riche**. C'est ça en plus. Et en plus j'avais obtenu..., il y avait une bourse pour les étudiants qui partaient à l'étranger. C'était pas énorme, mais du coup c'était en plus. Et c'est vrai que là du coup..., c'est là où j'ai commencé à acheter..., enfin je vis vraiment bien, je regardais plus trop à mes dépenses.

[Sur ses pratiques de consommation en Allemagne] C'était avec d'autres personnes que j'avais rencontrées, des études ou que j'avais rencontrées dans la vie... Et là par contre, il y avait des soirées énormes, énormes, où on buvait plein d'alcool.

« Soirées énormes », c'est quoi ? C'est des soirées en boîte ? C'est des soirées... ?

Oui oui, en boîte, ou même..., c'est vrai que dans soirées privées, chez les gens, on boit pas mal aussi. [...] On buvait du Prosecco.[...] C'est une sorte de mousseux. C'est une sorte de champagne très très bas de gamme, on va dire.

Ça doit faire mal à l'estomac, ça.

Oui. Ça coûtait deux euros la bouteille. Donc c'était rien. Surtout qu'en Allemagne, il y a des hard discount partout, enfin c'est pas cher. Déjà c'est pas très cher à la base... **On prenait déjà une** bouteille pour commencer, et puis c'est, c'est... Voilà, c'étaient mes premières fois que j'étais vraiment...

Marina, 29 ans [sur le financement de son année d'étude à Québec à 22 ans] : « Ben j'avais bien toujours eu une bourse, j'étais boursière depuis la fac, sauf l'année après la prépa pharma puisque ils considéraient que c'était un redoublement... et pour l'année Erasmus, ben en fait, j'ai bénéficié d'une bourse Erasmus, justement, qui était plus élevée. En plus, les logements sont vraiment pas cher là-bas, c'est étonnant, alors du coup, j'avais un pouvoir d'achat nettement supérieur. »

[Sur ses pratiques de consommation à Québec] « On sortait tous les soirs, vu qu'on avait un QG dans un bar vraiment excellent. On y a vraiment passé beaucoup de temps... les gens qu'on a rencontrés là-bas et avec qui j'ai vraiment accrochés, ben c'était des gens qui fréquentaient ce bar. « la Fourmi Atomik », ça s'appelait. C'était pas cher... on ne se limitait pas... »

Mais si ce facteur financier apparaît comme favorisant les consommations, ce n'est pas le seul élément d'explication. En effet, pour Susie, par exemple, qui passe son année universitaire en France en venant du Canada, elle constate pour sa part que son pouvoir d'achat est moindre, malgré la bourse octroyée. Elle augmente pourtant ses consommations, pour les raisons citées précédemment dans la description de ce type de profil. Les autres personnes interrogées qui rentrent dans ce cadre d'usage ont d'ailleurs, pour les plus âgés, eu par la suite des emplois et des revenus afférant qui auraient pu donner lieu à des niveaux d'usage similaires, alors que ça n'a pas été le cas. Aussi, si le budget supplémentaire apparaît comme un moyen, il peut être facilitateur, déclencheur, mais ne constitue pas un élément explicatif en soi. Il participe plutôt au sentiment de liberté, avec cette impression que c'est le moment ou jamais d'en profiter, que cela ne se représentera pas forcément, et qu'il s'agit d'une étape, avec une fin déterminée par le retour au pays.

Les consommateurs « par sociabilité » : le financement, un élément secondaire

Les personnes recensées autour de ce profil ne présentent pas d'éléments spécifiques concernant la gestion de leur budget. Ils disposent de moyens raisonnables, d'aide des parents la plupart du temps pendant leurs études et/ou de bourses, et font des petits boulots en complément pour la plupart, principalement l'été. L'argent n'apparaît pas comme un problème en soi, même pour ceux qui ont quelques difficultés dans leur insertion professionnelle. Allant d'emploi précaire en emploi précaire, ce qui limite, par exemple pour Fred, les possibilités de décohabitation, ou oriente, comme pour Grégory, son mode résidentiel vers la colocation, l'élément financier n'apparaît pas comme un levier ou un frein majeur dans les discours, en dehors même des questions de consommation. Notons toutefois l'exemple de Jeanne, étudiante aux beaux-arts de 21 ans, qui explique comment elle a dilapidé toutes les économies faites pour elle par ses parents à l'occasion de son accès à son livret jeune à 16 ans, assorti d'une carte bancaire.

Enquêteur : « Et pour la cigarette, tu t'achetais tes propres cigarettes ?

Jeanne, 21 ans : *Oui. C'est pour ça que je ne pouvais pas m'acheter de shit ou quoi, parce que j'avais 5 euros par semaine, par ma mère, d'argent du poche, et du coup, ça servait à m'acheter des clopes.*

Et pour l'alcool, tu faisais comment ? Vu que c'était à l'endroit quasiment max (de la courbe) ?

A 16 ans, j'ai eu ma première carte bancaire sur mon livret jeune, qui s'est arrêté à 18 ans, parce que j'ai eu mon autre carte...

C'était de l'argent que tes parents t'avaient donné pour te faire un « départ dans la vie » ?

Oui, oui, c'était des économies que mes parents avaient fait depuis... C'est une vraie... une vraie couille, si j'ose dire, d'avoir une carte à cet âge-là, par ce que j'ai tout... j'ai tout niqué... [...] j'arrêtais pas de faire les magasins, aussi, donc... »

Au regard de sa courbe de consommation et de ses pratiques de sorties à cette époque-là, cette abondance soudaine, contrastée par rapport à ce dont elle disposait précédemment (5 euros par semaine), a un effet complètement désinhibiteur, où l'on analyse qu'il n'y a pas d'intériorisation d'un contrôle de ses consommations, qu'elles soient relatives à des produits ou à des biens de consommation. Les deux deviennent très importantes à ce moment-là. Mais d'une certaine façon, cette mésaventure constitue une expérience fondatrice, puisqu'à seulement 21 ans, soit à peine 3 ans après les faits, elle commente la situation avec une consternation qui montre combien cette attitude lui paraît désormais aberrante. Encore une fois, la sociabilité étant un élément levier dans

les logiques des personnes appartenant à ce profil, son comportement était cohérent avec celui des personnes qui l'entourent à ce moment-là, personnes dont elles signalent qu'il s'agit de nouvelles fréquentations suite à un déménagement et qu'elle suit dans leurs usages. Les raisons de cette mise au diapason avec les pratiques de ces nouveaux amis sont la reconnaissance pour faire partie des leurs au niveau des usages, mais également le fait que cela l'aide à dépasser sa timidité pour rentrer en contact avec d'autres.

Enquêteur : « Qu'est-ce que ça t'apportait comme sensations positives ?

Jeanne, 21 ans : La sociabilité, parce que j'étais timide. **[plus loin]** La sociabilité, je pouvais aller voir les gens sans avoir de gêne.

Quels sont les motifs qui ont fait que tu aies pu consommer à ton maximum à ce moment-là ?

M'intégrer. [...] et aussi le fait qu'on soit tous dans le même délire et puis voilà, c'est un mouvement de groupe, après. C'est surtout une histoire d'intégration, d'être bien avec les autres ».

Dans cet exemple, on perçoit bien comment les consommations sont d'abord l'expression d'une recherche de lien avec les autres. Mais notons que la plupart du temps, les limites existent, ou tout au moins se construisent à travers des expériences. La surconsommation peut entraîner des incidences sur le budget, mais de façon ponctuelle et participe à une construction de repères pour une vie d'adulte. Pour les enquêtés plus âgés rentrant dans ce profil, même si les usages peuvent encore être importants et excessifs dans certaines occasions, ils sont dans ce sens contenus, avec des limites implicites ou explicites et des pratiques de régulations comme le témoignage de Emma le montre, par exemple :

« Ca ne m'arrive plus de me faire attraper, maintenant. Quand je picole en soirées jusqu'à être un peu bourrée, c'est délibéré. Je me dis : aller, ce soir, ça va me faire du bien de me lâcher. Et là c'est des occasions où je vais boire un peu plus. Mais je te dis ça, mais bon, enfin... en même temps, même quand je dis que je me lâche, c'est comme si mon corps avait intériorisé ses limites, tu vois... et à un moment, en fait... à un moment, j'ai plus envie, j'ai plus soif. En fait, même si je voulais boire jusqu'à être malade, aujourd'hui, je pourrais plus. »

Ces pratiques de régulation se vérifient également au quotidien :

Marina, 29 ans. « Non, mais avec V. [son compagnon], on boit un peu de vin le soir, en mangeant... alors quand on a un cubi, ça craint un peu, parce qu'on a un peu tendance à pas trop mesurer... alors voilà, quoi, on évite quand même globalement les cubis ... et on va se boire une demi-bouteille, pour le plaisir, parce qu'on a fait un bon repas, et tout. C'est un peu... On fait attention à ce que soit pas tous les jours... Quand même, c'est plutôt quand y'a du monde à la maison. »

Toujours en lien avec des occasions de sociabilité, les stratégies de modération de la consommation sont soit rationalisées, avec des « trucs » du quotidien pour limiter les usages, en permettant leur mesure ; soit intégrées à force d'expériences et d'expérimentations, qui ont permis d'intégrer, corporellement, ses propres limites. La dimension financière apparaît ici très secondaire.

Les consommateurs « à risques chroniques » : un panel de financements licites et illicites face à des besoins importants

C'est pour ce type de consommateur que le lien entre ressources financières et pratiques de consommation est le plus problématique. Les produits psychoactifs coûtent chers, et pour une large part d'entre eux, il est difficile de s'en passer. Cette péréquation confère à ce profil une plus grande tension sur les dimensions financières : les besoins sont plus importants, à un âge où les revenus sont faibles et souvent dépendants des parents ; la nécessité de consommer empêche de passer les périodes de « vaches maigres » en modulant les niveaux d'usage. Il faut donc trouver des modes d'approvisionnement, en produit directement, ou en argent, afin de satisfaire les niveaux d'usage et leurs coûts.

Trois modes d'approvisionnement sont relatés dans les entretiens, plus spécifiquement observés à propos du cannabis : le produit peut être acheté, son prélèvement organisé à l'occasion d'une transaction ou donné.

1. L'achat

Les sources de revenus sont de quatre types : il s'agit soit des revenus d'un travail, soit des aides sociales, soit des aides parentales ou encore des activités illicites, comme le vol ou le deal.

Les revenus dits « du travail » sont assez variables, entre le petit boulot l'été, pour compléter un peu ses besoins pour l'année universitaire à l'emploi principal, même sous-qualifié, la logique est différente. En ce qui concerne les « petits boulots », ils sont souvent une variable d'ajustement, sur le compte de laquelle sont justement privilégiés les achats liés aux consommations, en particulier de produits illicites.

Mais cette source de revenus n'est pas sans lien sur la consommation elle-même. Nous l'avons vu, pour certains, les emplois sous-qualifiés vont avoir pour effet de majorer la consommation. C'est alors la quadrature du cercle : plus de revenus, donne plus de sécurité par rapport à l'approvisionnement de la consommation, mais entraîne également plus de consommations donc remet dans une consommation exponentielle où l'argent manque parfois. Pour d'autres, l'accès à un emploi a tendance à stabiliser l'usage : le fait de devoir aller travailler, d'avoir moins d'occasion de sorties pour pouvoir assurer un minimum au travail régule la consommation. Tout au moins pour une certaine durée, comme l'explique très bien Franck, pour qui au bout d'un moment passé dans un emploi, « les barrières sautent ».

Les aides sociales sont essentiellement les bourses, pour les plus jeunes, le RMI/RSA et le chômage. Elles ne représentent pas des grandes sommes, mais le temps disponible et la vacuité, surtout, qui les accompagnent, tendent à faire augmenter les consommations, allant à l'encontre du présupposé selon lequel les niveaux d'usage varient proportionnellement aux revenus. Tout dépend finalement de la façon dont est vécue la période. Avec les bourses, si les études menées intéressent le jeune adulte, la consommation est contrôlée, même si elle est régulière et relativement élevée. Il en va de même pour les périodes de chômage : si cela ne correspond pas à une situation d'échec personnel dans le monde du travail, si la période est définie dans le temps ou dévolue à une autre activité (la musique, par exemple), les niveaux d'usage restent stables, et les ressources dont la personne bénéficie lui permettent de se dégager de l'inquiétude de l'approvisionnement.

Les aides parentales concernent surtout les périodes d'études. Elles se présentent principalement sous forme d'argent de poche lorsqu'il y a cohabitation ou de budget alloué lorsqu'il y a eu décohabitation. Cas plus exceptionnel, il peut s'agir d'aide sous forme de capital, comme pour Jeanne, exemple précédemment cité. Nous ne disposons pas d'autres témoignages sur ce type d'aide, mais la dilapidation de ce capital, lequel est entièrement et soudainement livré à l'appréciation d'une jeune de 16 ans, n'a pas eu des effets encourageants.

Il est intéressant de souligner que ce type de ressource issu des parents, aux yeux des jeunes adultes interrogés, semble avoir un statut bien particulier. Il est plusieurs fois évoqué le fait que cet argent ne peut pas être dépensé dans l'achat de produits psychoactifs, et à fortiori, illicites.

Marc, 29 ans, employé dans la grande distribution : « jamais j'aurai demandé [à mes parents] de l'argent pour m'acheter de la drogue ! jamais ! »

Lorsque dans les faits, c'est l'argent parental qui est utilisé pour acheter du cannabis, ce n'est pas dit explicitement, la parole étant tenue par un tabou important, même si les parents ne sont pas dupes :

Nils, 22 ans, étudiant en anthropologie et sciences politiques : « y'a pas de budget fixe, ouais, voilà. ... C'est quand les bourses sont plus là et que j'ai plus un rond, voilà quoi, on essaie de faire en sorte que.

Enquêteur : Et eux ça les dérange pas que ce soit de l'argent que tu utilises pour fumer, tout ça ?

Ouais voilà, ils me demandent pas qu'est-ce que je vais en faire. Si je leur dis : « J'ai besoin..., y'a moyen que je prenne 20 euros ? », voilà quoi... Enfin, mais s'ils le demandaient, je leur dirai pas, quand même. Là-dessus ouais, ce serait quelque chose... S'ils me..., « C'est pour quoi, les 20 euros ? », j'irai pas dire : « C'est pour acheter une barrette », ça non, je pourrais pas le dire, quand même.

Y'a un truc qui te retiendrait.

Ouais, y'a quand même un petit tabou. Ils savent que c'est une dépense, mais vaut mieux pas en parler quoi. Parce que bon, voilà quoi, l'argent chez nous, c'est quand même quelque chose, enfin voilà quoi, on croule pas sous l'argent, donc forcément...

Tu fais attention.

Ouais, je fais attention, parce que, j'aime pas me dire qu'ils pensent que c'est de l'argent jeté par les fenêtres, ce qui est un peu le cas, il faut bien se le dire, mais bon, bon voilà quoi. »

Les revenus issus des vols ne sont pas, pour leur part, aussi anecdotiques que l'on aurait pu l'imaginer. On trouve trois personnes relatant des vols sur les douze identifiées comme ayant un profil de consommations chroniques voire de dépendance, ce qui représente un quart d'entre eux. On peut en outre supposer que d'autres s'y sont adonnés dans vouloir le mentionner au cours de l'entretien.

Dans les témoignages recueillis, il ne s'agit pas de vols ponctuels, impulsifs, mais bien d'un mode d'approvisionnement à part entière. Contrairement aux idées reçues, là encore, ce ne sont pas seulement des garçons (il y a une fille) et deux sur trois sont issus de classes sociales supérieures.

Il s'agit pour beaucoup de vol d'alcool dans les supermarchés. Mais pour Nadia, il s'agit également, pendant un temps, de voler les personnes. Sans qu'elle rentre dans le détail, on comprend qu'elles agissaient à deux. Laurent aussi, sans en parler facilement, reconnaît des périodes où il emportait notamment des sacs à main laissés sans surveillance dans les bars, les concerts...Maxime et Nadia se sont faits interpeller, sans que l'on sache qu'elles ont été les conséquences. Pour Nadia, l'enfermement en Centre Educatif Fermé semble plus en lien avec son comportement en état d'ivresse sur la voie publique qu'avec des vols. Laurent reste allusif sur la question. La honte dont il témoigne à propos de cette période n'engage pas à approfondir le sujet.

Mais tous présentent leurs pratiques de vol comme répondant à une situation donnée, correspondant à une période ayant vocation à être dépassée, soit en ne volant plus, soit en modifiant leurs cibles :

Maxime, 26 ans, travaille au service culturel d'une grande école : « Là [entre 16 et 18 ans sur la courbe] je deale, et là [18-20 ans] je vole mes bouteilles dans les supermarchés. Maintenant j'ai plus besoin de les voler, donc je les achète. »

Laurent, 30 ans, au RSA, titulaire d'un DEA en archéologie, substitué à la méthadone depuis 3 ans : « bon, ça m'est pas mal arrivé, hein, d'embarquer quelques sacs à cette période [consommation d'héroïne importante]... mais c'était vraiment que j'pouvais pas faire autrement, tu vois. Bon, voilà, quoi, c'est pas... financièrement, j'étais vraiment coincé, là... bon, c'est une solution qui... bon... »

Nadia, 18 ans, sans qualification, petit boulot dans la restauration rapide :

Enquêteur : « Et là t'es dans des résolutions justement d'arrêter de voler, tout ça tout ça ou finalement... »

N. Ouais, non mais ça, ça va, j'ai arrêté... Je vole maintenant mais..., je vais pas mentir, mais... je vole vite fait, quoi.

Parce que là tu risques gros, là du coup, avec les histoires de récidives.

Ouais mais je vole pas gros donc..., ça va quoi. Je gère. Ben ouais on est obligé, franchement, quand on n'a pas d'argent...

[...] « Ouais voilà, je crois comme elle m'a dit ma copine, un jour : « Quand t'es une voleuse, t'es une voleuse, c'est tout ». Tu veux pas. Ben, c'est dur, franchement... »

[...] quand on sait faire, on sait faire, quoi, c'est..., c'est la technique, elle est là. Mais après je sais où je vole, aussi. Je fais attention. Avant je volais partout, maintenant beaucoup moins, je me restreins. Je sais où je fais mes choses.

Par rapport à la sécurité ou par rapport au fait que c'est des gens que ça va pas embêter que tu les voles ou...

Ah non, maintenant je vole exclusivement les magasins, moi, je vole plus les gens... Enfin, je vais dire la vérité, demain je vois, j'arrive chez des gens, il y a 10 000 euros posés là-bas, je vais pas les laisser, mais je vole pas aux gens, normalement, ça fait longtemps, ça. Ça fait bien longtemps, et puis non, je vole plus dans les magasins. D'ailleurs j'avais arrêté de voler, aussi. Dès que je suis sortie de prison, pendant un an, en fait, j'ai tout arrêté. »

La narration est sur le mode de l'obligation à accomplir cet acte. Le vol apparaît donc resté comme moralement très répréhensible, en tout cas lorsqu'il s'agit de l'exposer devant un enquêteur. Il est justifié par la nécessité, même si celle-ci reste bien entendu toute relative, puisqu'elle est associée à des consommations de produits psychoactifs dont le coût, même en situation de dépendances, pourrait pour partie être imputé à d'autres postes de dépenses ou financé par un emploi, par exemple. Mais la sincérité des témoignages, le fait que les enquêtés ont cessé ou qu'ils cherchent à arrêter de voler, montre que le caractère immoral du vol est bien présent.

Le vol peut également rejoindre, en filigrane, une posture qui se veut contestataire à l'égard de la société. Maxime et Laurent se déclarent clairement en opposition avec une société bien pensante. Nadia, dont le discours est moins construit, moins politisé,

revendique d'une certaine façon aussi son droit à l'opulence, en mettant en avant le peu d'argent qu'elle gagne à faire un boulot sous qualifié et très fatiguant dans la restauration rapide.

Remarquons que cette pratique du vol, perpétrée pour acheter un produit illicite qui plus est, constitue une infraction à la loi. En cela, elle constitue d'une certaine façon un risque supplémentaire à ceux associés aux consommations excessives de produits psychoactifs. Autrement dit, outre sa dimension moralement répréhensible entendue, il constitue une difficulté supplémentaire pour les personnes concernées.

2. Le prélèvement organisé à l'occasion d'une transaction

Le deal consiste à faire commerce de stupéfiants, définis selon la loi de 1970. Il constitue un autre moyen illégal d'obtenir de l'argent. Plusieurs enquêtes y font référence. Ils achètent (ou plutôt ont acheté) des quantités un peu importantes et les revendaient à un réseau permanent d'acheteurs, souvent des amis ou amis d'amis, en prenant au passage un morceau pour leur consommation personnelle et les risques pris pour le transport. Couramment, cette ponction se fait en accord avec le groupe d'acheteurs. Il ne s'agit donc pas tant de commerce de stupéfiants dans un but purement lucratif mais bien d'organiser des transactions, lesquelles permettent de prélever le produit destiné à la consommation de l'organisateur. Si ce dernier détient de l'argent à un moment donné, c'est suite à la collecte auprès des acheteurs-consommateurs ou en avançant des fonds. Ces sommes sont à destination du fournisseur. La plupart de ces consommateurs intermédiaires ne touchent pas d'argent en contrepartie mais reçoivent leur contribution « en nature » pour les risques encourus.

Seul Matthias et Maxime, pendant une courte période, mènent une activité de commerce en tant que telle, qui leur donne des moyens supplémentaires pour leur consommation. Pour le premier, il s'agit d'héroïne principalement, pour le deuxième de Cocaïne. Dans un cas comme dans l'autre, le milieu des vendeurs est alors violent, et la peur vis-à-vis des représentants des forces de l'ordre et surtout des peines encourues est importante. D'autres témoignages montrent d'ailleurs comment l'éventualité de cette activité illicite a été repoussée en raison des risques encourus. L'autre menace de ce type d'activité est le fait que les parents l'apprennent. Pour tous, il s'agit de ce qui pourrait arriver de pire. L'interpellation et la mise au courant des parents sont en outre assez logiquement liées.

3. Le don

Toujours concernant les produits illicites, et en premier chef le cannabis, le don est loin d'être une pratique marginale. En fait, la pratique est régulièrement évoquée. D'abord, concernant le cannabis, son partage fait partie intégrante de son mode d'usage. Quand il est consommé en société, il est très mal venu de se rouler un joint de cannabis et de le fumer seul. Si on ne partage pas son verre et rarement sa cigarette, le joint se doit en revanche d'être partagé. S'ensuivent un certain nombre de règles implicites mais très répandues sur les prérogatives des uns et des autres, en fonction de paramètres comme, par exemple, le fait que certains alimentent en cannabis, tandis que d'autres sont surtout bénéficiaires des largesses du groupe. Le degré d'intimité, le fait d'avoir ou non roulé le joint, la proximité du fumeur, sont autant de paramètres pour déterminer comment le joint va circuler. Il est donc possible, si ses relations sont des fumeurs de cannabis, de fumer régulièrement sans jamais en acheter. Mais on est alors tributaire du fait qu'un autre se mette à rouler ce fameux pétard, car seul le propriétaire de la barrette de résine a ce droit.

Le consommateur régulier, pour qui l'abstinence devient désagréable, est l'obligé de cette culture de l'usage du cannabis. Le témoignage de Nils explique bien les logiques contradictoires qui sont à l'œuvre :

Nils, 22 ans, pendant son année de colocation avec deux autres étudiants de son âge : « bon, c'est pas quelque chose que je conçois de manière vraiment individuelle, le shit et tout, mais bon, ça représente une dépense pour moi, donc voilà... Mettons je roulais un pétard, je fumais quoi ?, la moitié, un peu plus, et puis après je faisais tourner, mais bon... Personne, enfin... Si vous voulez, mes colocs m'obligeaient pas à les faire fumer, mais c'est une sorte de..., enfin, comment expliquer ?... Je sais pas, j'avais pas envie de le fumer tout seul, et de l'écraser et de faire : « Ah non, même si vous fumez et que vous achetez pas, je vous ferai pas fumer ». C'est pas quelque chose qui se fait, pour moi, et puis voilà quoi. C'est mon choix d'en acheter, c'est parce que enfin, j'aime bien fumer, donc j'en achetais, après vu que j'en ai, j'en faisais profiter, quoi. Donc voilà. Etant donné que ça représente une dépense, j'ai calmé un peu le jeu, quoi. »

On voit bien ici comment, malgré la répétition de cette situation asymétrique, malgré la proximité entre ces jeunes adultes, la règle de la circulation du joint est forte. Elle amène ainsi Nils à réduire sa consommation.

Une autre dimension du don est celui du don du produit sous sa forme brute, qui implique la liberté d'usage du destinataire. Elle est mentionnée plus particulièrement dans ce groupe des usagers chroniques. Il s'agit alors de « dépannage » entre pairs, avec une attention à celui qui est temporairement désargenté, qui a un passage financier difficile ou est en rupture d'approvisionnement. C'est le petit cadeau, laissé généralement

discrètement sur la table en partant, ou sur une étagère, sans qu'il ne soit mentionné dans la conversation ou de façon rapide, sans attendre de remerciement. Il s'agit d'une forme de soutien, qui implique probablement un « retour d'ascenseur » lorsque celui qui donne cette fois se retrouverait dans une situation similaire. Il s'agit d'une sorte de filet de sécurité, qui pallie les aléas de l'approvisionnement. C'est une forme de solidarité face à la crainte du manque d'une part, mais aussi pour éviter que ne resurgissent ce que le produit masque, avec en premier lieu, l'insomnie et l'anxiété, mais également par exemple le manque d'appétit, pour les usagers d'héroïne, que le cannabis va éviter.

A noter enfin le don intergénérationnel qui a parfois lieu, à propos de tabac, à propos d'alcool mais aussi, dans un cas, à propos de marijuana, cultivé par un oncle et transmis par les parents.

En synthèse des différentes dimensions analysées dans le cadre de ce profil des consommateurs chroniques de produits, il faut souligner que les sources de financement et d'approvisionnement sont généralement multiples. C'est d'ailleurs ce qui assure un ravitaillement suffisamment régulier.

L'importance des niveaux d'usages et donc des quantités de produits amènent à la mise en place de stratégies organisées, rationalisées. Cela est particulièrement perceptible pour le cannabis. L'alcool, de par son statut licite, demande une organisation moins apparente. C'est alors plutôt l'argent qui est nécessaire, et le cas échéant, un lieu où dérober l'alcool convoité.

Notons que le classement comme stupéfiant au regard de la loi du produit consommé introduit une prise de risque supplémentaire, palliée par un certain nombre de pratiques sociales. A ce titre, la consommation de stupéfiant est loin d'être une pratique où le lien avec les autres est complètement rompu. L'environnement relationnel, et même amical, fait partie de l'organisation elle-même, pour la régularité de l'approvisionnement. Toutefois, pour les cas les plus extrêmes qui concernent les deux personnes qui ont consommé sur plusieurs années de l'héroïne, la description des relations avec l'univers relationnel du moment fait état de relations complètement perverties par le produit et sans fondement amical.

Pour résumer ce chapitre sur les modes de financement des consommations, il apparaît que l'argent occupe un statut différent suivant les profils de consommateurs concernés. Pour trois des quatre groupes, il n'est pas vraiment un frein à la consommation. Les besoins étant ponctuels, les ressources sont adaptées à ces besoins, en tant que variable d'ajustement. Toutefois, il peut également constituer un levier, ou tout au moins un élément déclencheur pour ceux qui expérimentent des usages importants dans une période « parenthèse ».

Ce sont pour ceux qui sont dans des usages à risques chroniques que les difficultés apparaissent, au moins à certaines périodes. En cela, le manque de moyen constitue un frein. Mais les méthodes pour dépasser les difficultés sont diverses, et l'illégalité, même si elle peut être inquiétante pour certains, représente un moyen de répondre à des besoins en matière de consommation pour d'autres. Il est important toutefois de constater que ce n'est jamais simple moralement d'outrepasser la loi, et que parfois, une morale « relative » vient se greffer sur les pratiques illicites, en choisissant plutôt de voler des personnes morales que des personnes physiques, par exemple.

4. LES FIGURES « REPOUSSOIR » DE LA CONSOMMATION : CE QUE L'ON NE VEUT PAS ETRE, L'IMAGE QUE L'ON A DE SOI

Dans une perspective préventive des conduites à risques des jeunes adultes interrogés, il semble important d'analyser, pour chacun d'entre eux, les figures « repoussoir » en matière de consommation. Qu'est-ce qu'ils ne veulent pas devenir ? Quels sont les éléments présentés comme des bornes à ne pas franchir en matière d'usages, de comportements sur ces dimensions ? C'est à cette analyse que ce chapitre est consacré, afin d'identifier les dimensions sur lesquelles appuyer un message préventif adapté et pertinent.

Les discours recueillis témoignent de la distinction opérée dans les représentations entre les différents produits psychoactifs qui se déclinent notamment selon

- les effets perçus des produits : apaisant, désinhibant, festifs...
- le rapport au monde recherché : être dans sa bulle, favoriser la relation à autrui, avoir les mêmes pratiques pour appartenir à un groupe...
- leur dangerosité au regard de l'expérience que l'on en a ou que l'on s'imagine dans une consommation poussée à son paroxysme.

C'est plutôt autour de ce dernier type de représentation que l'analyse suivante est menée, en distinguant a priori les spécificités relevées pour l'alcool et le cannabis, puis en généralisant aux risques liés aux consommations de produits psychoactifs en général.

L'alcool : impact des messages de prévention et importance du regard des autres

Les discours à propos de l'alcool se déclinent autour de cinq grands thèmes :

❖ « **Boire seul** » : c'est l'item qui revient le plus souvent pour signifier un stade supplémentaire gravi en direction de la dépendance ou de l'usage problématique. Il est utilisé pour soi, pour expliciter que l'on a franchi un cap dans sa consommation, ou pour

les autres, pour expliquer en quoi cela constitue une figure repoussoir de comportement. Ce qui est au départ un indicateur, devient un marqueur presque normatif de comportement. On observe là une importation dans le discours commun des propos issus de la prévention des addictions et du secteur de l'éducation pour la santé. Ce marqueur semble agir comme un repère, avec les stratégies de contournements décrites, à savoir par exemple la recherche d'occasions de consommer en groupe pour ne pas consommer seul, ce qui marquerait alors un pas vers une consommation problématique d'alcool.

❖ Un autre élément est relaté dans le même type de contexte et se comporte, semble-t-il, de la même façon, c'est le fait de « **boire tous les jours** ». Là encore, il est rapporté comme l'indicateur d'une dépendance. On perçoit en filigrane une représentation selon laquelle, « l'alcoolique, c'est celui qui boit tout les jours ». Cette représentation est vraisemblablement également importée du secteur de la prévention professionnelle. Les interprétations qui en sont faites et les arrangements avec la réalité que porte cet indicateur sont encore plus larges que celui du contexte social de consommation. Pour beaucoup d'entre eux, ils ont consommé jusqu'à quatre fois par semaine de façon massive, à l'occasion de fêtes et de sorties. Mais ils ne prennent pas pour alarmante leur consommation, arguant du fait qu'ils ne consomment pas tous les jours, ce qui signifie bien que pour eux, ils n'ont pas de problème de relation à leur consommation d'alcool. Pourtant, en valeur absolue, il s'agit de niveaux d'usages, ramenés à l'échelle de la semaine, qui dépassent largement la consommation journalière de 2 ou même 3 verres d'alcool standards. Maxime, par exemple, qui est un grand consommateur de whisky, estime qu'il n'a pas de dépendance physique puisqu'il peut passer quelques jours sans boire.

❖ « **Etre ivre mort** » : Aux âges des enquêtés interrogés, qui ont pour la plupart plus de 20 ans, le fait de se retrouver ivre mort est plutôt présenté comme une figure repoussoir. Là où Aubertin et Morel [2010] montraient que pour certains entre 16 et 18 ans, c'était une façon d'acquérir une expérience et de revendiquer cet état, il s'agit pour cet autre âge de la vie plutôt d'une figure repoussoir. Par contre, « être pompette », ce qui implique de savoir s'arrêter ou gérer sa consommation, est plutôt valorisé. C'est une faculté à bien faire la fête. Il faut analyser derrière cette expression l'importance de connaître ses limites et de savoir s'y référer. Il s'agit également de présentation de soi en société, aspect plus particulièrement abordé dans le paragraphe suivant.

❖ **L'image sociale renvoyée en situation d'alcoolisation aiguë** est centrale dans les propos, que ce soit pour décrire son propre comportement ou celui d'autres. Dans les deux cas de figure, les débordements occasionnés par cet état sont qualifiés négativement.

Pour Michel, notamment, les retours des amis sur leurs comportements en soirée pèsent lourds.

Michel, 29 ans : « tu te dis : « Bon, quand même, là..., il y a eu surcharge ». Tu t'en rends compte. Et puis aussi des fois dans l'entourage où tu peux être..., « t'es gentil, mais tu deviens lourd ». Un mec bourré..., c'est pas une nouveauté, quoi, on sait ce que c'est. Et ça, justement ça te fait...

(...) et puis les mecs que je connais, ils vont pas se priver pour me dire : « Voilà, là t'as été lourdingue, quand même... » Je suis pas lourdingue très longtemps mais..., voilà. Et puis c'est pas un truc que j'apprécie, normalement. Mais, le mécanisme est en place. »

Nadia explique aussi très bien comment elle ne peut pas continuer à se montrer en public fortement alcoolisée, sans risquer une certaine disqualification sociale.

Nadia, 18 ans : « on me dit que je me fous trop la honte, quand je bois, que je sais pas gérer, que je... Surtout en fait des copines plus âgées que moi, peut-être parce que moi..., les autres, elles ont peut-être pas... Je sais pas. Mais ouais, mais il faut que j'arrête parce que je me..., je fais trop la belle, je fais trop la..., je m'embrouille trop. Encore là ce week-end, je suis sortie, je me suis embrouillée avec tout le monde. Moi quand je bois c'est..., c'est trop... C'est trop, je m'embrouille tout le temps. J'arrive pas à... Il faut que je boive tranquille, il faut que je boive..., du Champagne. »

Mais c'est également une attitude exprimée par ceux qui n'ont pas ce problème de rapport à l'alcool, comme une borne à ne pas dépasser. C'est en particulier évoqué à propos de la violence de certains à l'occasion de soirées trop arrosés.

Christelle, 24 ans : « Enfin si, j'avais un ami, bon, c'est vrai que l'alcool, c'était chiant parce qu'il..., après c'est n'importe quoi, violent etc., et là oui, l'alcool, à ce niveau-là, ça a plus rien de..., c'est plus le même..., c'est plus le même délire, il y a plus la même portée, c'est plus pour s'amuser, ça dévie. Mais bon, moi j'en ai pas fait l'expérience »

Pierrick, 23 ans : « ...Quand on [il s'agit de lui] boit beaucoup, souvent, on est plus nerveux, plus..., moins posé, et on est plus sur les nerfs, je dirai. Et puis oui, ça peut créer des conflits autour de ça, ça peut être dangereux, ça peut t'amener à faire n'importe quoi, à te battre, faire des choses comme ça, ou même à conduire ivre et... »

Il s'agit, à travers ces témoignages, de prendre la mesure de l'importance du regard des autres sur les comportements de consommation. Un présupposé voudrait que le produit soit tellement prégnant que les personnes ne se rendent pas compte de la manière dont elles se comportent en société. Or, les témoignages recueillis montrent deux aspects. Le premier est que les amis sont actifs : ils renvoient à la personne ses dysfonctionnements,

à la fois personnels et sociaux. Le deuxième aspect concerne le fait que cette parole a une grande valeur aux yeux de ceux qui consomment. Ce non respect des règles implicites du « vivre ensemble », quand il est pointé aux usagers, n'entraîne pas de leur part une remise en question de ces règles, mais au contraire, une certaine honte vis-à-vis du comportement observé.

❖ **La figure sociale de « l'alcoolique »**, enfin, est également souvent mentionnée. Il s'agit d'une sorte de figure archétypale, qui prend pour Nadia les traits d'un clochard qui boit de la bière (ce qui fait de la bière un produit socialement bas de gamme) et pour Christelle celui qui « boit tous les jours tout seul son litron », à savoir une personne isolée socialement et en circuit fermé avec le produit. Elle renvoie à la déchéance et à l'exclusion sociale. Elle est évoquée clairement comme contre-exemple. Mais même pour Nadia qui consomme beaucoup d'alcool, cette figure repoussoir reste étrangère à sa propre situation.

Le Cannabis : l'importance d'autrui et construction individuelle d'un cadre de référence en prévention

Le discours recensé comme spécifique au cannabis tient surtout à sa plus grande popularité et diffusion que les autres stupéfiants dans la population interrogée. Les discours qui y sont associés sont ainsi vraisemblablement généralisables à l'ensemble des stupéfiants. Notons toutefois que perdure la distinction entre « drogue dure » et « drogue douce », le cannabis apparaissant dans les représentations comme appartenant à la deuxième catégorie.

Autant l'alcool peut faire peur, autant l'usage de cannabis n'apparaît pas comme problématique. Même pour ceux qui se reconnaissent une dépendance au produit, on trouve peu d'images négatives qui y soient associées dans les discours, comme cela pouvait être le cas pour l'alcool, avec les archétypes de « l'alcoolique » évoqués précédemment. Les figures « repoussoir » sont donc peu prégnantes, et beaucoup moins catégoriques que celles mentionnées pour l'alcool. Les points recensés représentent plus volontiers des bornes à ne pas dépasser que des figures « repoussoir » à proprement parlé.

❖ **L'exclusion du financement parental** pour l'achat du produit est mentionné par plusieurs des enquêtés lorsqu'on évoque les modes de financement des

consommations. Il est inconcevable, dans ces témoignages, que l'argent alloué par les parents, généralement pendant la période d'étude, soit utilisé pour la consommation de cannabis. C'est particulièrement vrai lorsque l'argent est attribué au coup par coup et non sous la forme d'un budget. Lorsque, comme Nils, l'argent vient à manquer pour financer l'achat hebdomadaire de résine, il va à regret se tourner vers ses parents, mais en ne mentionnant pas l'objet de l'achat. Ses parents ne l'interrogent pas non plus sur l'objectif. Il en ressent une certaine culpabilité, expliquant à demi-mot qu'il ne s'agit pas là des attributions « normales » des finances parentales, censées concerner le quotidien et non les extras de ce genre.

A travers ces dimensions, on perçoit que ce qui est en jeu dans le tabou du financement du cannabis par les parents, c'est la désapprobation parentale sur ce produit, comme on peut l'observer sur le tabac, bien souvent. Autant l'alcool fait partie des consommations culturellement admises, dont on connaît l'usage et la possibilité de maîtriser sa consommation, autant le cannabis, produit méconnu de la génération des parents concernés, reste source d'inquiétude sur la dépendance possible qu'il peut engendrer. Le tabac, lui, est également désapprouvé, mais au contraire, généralement, en connaissance de cause sur sa propriété addictogène. Le fait que les parents soient eux-mêmes fumeurs apparaît, à plusieurs endroits, lever une limite pour les jeunes adultes interrogés. Acheter du tabac avec l'argent des parents est alors tout à fait concevable. Les parents sont d'ailleurs dans ce cas délibérément pourvoyeurs, parfois en nature.

Soulignons que même si les jeunes adultes interrogés « en font un peu qu'à leur tête » sur leurs consommations par rapport à l'avis de leurs parents, ils restent fidèles à ces derniers en allant, par contre, trouver des financements ailleurs. La consommation apparaît alors comme une part de liberté, d'autonomie par rapport au fonctionnement parental cherche des modes de financement extérieur (travail, ou le cas échéant, vol ou petit trafic). On peut interpréter ces pratiques comme une sorte de respect de la cellule familiale tout en construisant par ailleurs son propre chemin, où les pratiques de consommations sont différentes.

❖ Les limites de la consommation de cannabis peuvent être établies au regard de son incidence sur les autres dimensions de la vie.

Nils le signifie très bien.

Nils, 22 ans [à propos de sa consommation de cannabis, qui est quotidienne] :
« Enfin en fait, moi j'ai eu le sentiment que, on va dire, si j'arrive à... si j'arrive à me maintenir un cadre de vie, on va dire, scolaire, relationnel et tout ça, assez stable, et où je

progresses, c'est que ça a pas une influence débordante, donc voilà. Moi c'est ce que je leur [à ses parents] ai expliqué, le jour où vraiment plus rien ne va, je peux plus rien faire... Là ce sera critique, mais enfin voilà, j'en ai déjà parlé avec eux en disant : « Ouais, voilà, je fume, bon j'ai pas l'impression que ça perturbe tant que ça mes études, enfin voilà, ni ma vie sociale non plus »... »

Autant pour l'alcool, les indicateurs d'emballlement de la consommation issus de la prévention professionnelle sont clairement passés dans le discours commun, autant pour le cannabis, les éléments de repère semblent rares. Aucun ne nous a été signalé. Si le fait de fumer seul est un élément évoqué comme faisant partie d'une consommation plus importante, ce n'est pas forcément interprété comme un indice de consommation problématique. Ces dimensions sont probablement à mettre en lien avec l'absence de figures « repoussoir » pour ce produit.

❖ **Consommer sans tenir compte du contexte** constitue un autre élément évoqué. Les exemples remarquables sont essentiellement celui du travail ou des études : il apparaît déraisonnable, voire irresponsable de consommer avant d'aller travailler ou en cours pour certains des enquêtés. Ces dimensions sont abordées à propos de contextes de travail ou d'études bien spécifiques, où sont décrits en quoi cela serait décalé : pour des raisons de sécurité, pour des raisons de décalage entre les capacités intellectuelles attendues et celles disponibles sous l'effet du produit. Nous l'avons évoqué, ce type de contexte peut au contraire être une raison supplémentaire de consommation pour d'autres qui ont besoin de se mettre en « mode off » pour arriver à la fin de leur journée de travail.

Ce type de limites nous évoque des consommations qui sont pour parties raisonnées, voire d'une certaine façon, « raisonnables ». L'impulsion n'est pas la seule dimension en œuvre dans la consommation. La rationalisation en fonction du contexte, des effets escomptés, est effective... ou tout au moins, elle est évoquée. Sans doute constitue-t-elle, quand elle n'est plus respectée, un marqueur d'emballlement de consommation. Lorsque malgré les bornes rationnellement établies au départ, des entorses sont faites de plus en plus fréquemment, la personne concernée entrerait dans un rapport problématique au produit.

Les Stupéfiants : de la notion lointaine de dépendance à l'expérience de la dégradation physique

Au-delà des spécificités liées au cannabis et à sa popularité, les figures « repoussoir » des produits illicites sont évoquées au fil des entretiens et elles sont multiples. Toutes ne

sont pas mentionnées à chaque fois, mais leur multitude est l'expression des nombreux garde-fous en place dans les représentations sur ces questions.

❖ La menace de la sanction pénale

Le fait d'avoir été confronté à un rappel à l'ordre ou échappé à un contrôle constitue dans de nombreux cas une semonce prise en compte, même s'il n'y a pas eu de sanction :

Maxime, 26 ans : « J'ai eu un petit problème au lycée parce que j'avais vendu un tout petit truc à un mec, et je m'en suis sorti en disant que je l'avais dépanné. Mais bon, à ce moment-là..., à ce moment-là, j'avais des kilos de beuh à la maison. Et ça m'a fait peur en fait. Je me suis dit..., j'ai arrêté. J'ai vu que ce petit incident, il aurait pu avoir vraiment des conséquences dramatiques. Et ça m'a fait flipper. Du coup je me suis dit : « Bon... »

Et ça t'a fait flipper sur quel niveau ? C'est pour toi ?

J'avais pas envie d'avoir des problèmes, j'avais pas envie d'aller en prison.»

Mais même sans y avoir été confronté, le risque encouru est signalé à plusieurs reprises :

Nils, 22 ans, à propos du cannabis : « Non, je ne suis jamais allé en chercher à l'étranger. Ah non, ça c'est... j'ai pas envie de prendre tant de risques, vraiment, non, non, je peux pas »

❖ Les effets ressentis après une expérience

Ils sont plusieurs à avoir eu un « bad trip » après une consommation de produit ou une « descente » difficile. Généralement, cette expérience est tellement désagréable qu'elle amène la personne à arrêter la consommation ou à éviter le produit... Les motivations à la consommation restent la recherche d'un certain plaisir, antinomique avec ce type de ressenti.

Jeanne, 21 ans : « J'ai essayé qu'une fois le LSD. J'en ai pris qu'une moitié, et tout ce que je me souviens, c'est que pendant deux heures, voire trois heures, j'étais morte de rire. Tout le temps. Mais je le referai pas, je pense, parce que la redescente, elle est quand même... Elle est quand même horrible. »

Ce type de changement soudain est également valable pour des personnes ayant une forte consommation de cannabis, par exemple....

❖ La notion de dépendance

Le spectre de la dépendance est parfois évoqué. Être dépendant est socialement et moralement répréhensible en soi, en dehors des conséquences physiques susceptibles

d'y être associées. Pour certains, ils avouent à demi-mot être dépendants. Mais cela se fait toujours avec une certaine honte à le reconnaître, comme s'ils étaient faibles d'en être là. C'est vrai pour tous les produits, y compris le tabac.

Pierrick, 24 ans :

Enquêteur : « *Et du coup elle t'a dit quoi, elle te fait quoi, comme reproches, en général, sur l'alcool ou sur..., oui, sur l'alcool en particulier ? C'est par rapport à ta santé qu'elle s'inquiète ? C'est par rapport à quoi ?* »

P. *Oui oui, par rapport à la santé, et puis la dépendance que ça peut avoir, enfin tout ce que ça peut engendrer derrière. Donc oui, c'est par rapport à ça et puis oui, c'est un produit dont tu peux être facilement dépendant, quand même. C'est un produit dangereux, donc par rapport à ça, oui, elle était inquiète, on va dire. »*

Patrice, 26 ans :

Enquêteur : *Le cannabis, vous n'en consommez pas, c'est parce qu'on vous en a jamais proposé ou...*

P. *Moi déjà je fume pas, je fume pas et j'ai pas envie de rentrer là-dedans, c'est... Je pense que j'ai pas besoin de ça. Non mais c'est le côté de ne pas rentrer dans une nouvelle dépendance, ou un truc comme ça. Je préfère carrément ne pas y toucher.*

Dans les deux exemples cités, on peut identifier la dimension morale de la dépendance, présentée comme une figure repoussoir en soi, sans forcément identifier les dimensions problématiques de cette notion.

❖ **La déchéance physique et mentale :**

Les pendants de cette notion de dépendance sont les effets effectifs des consommations excessives sur le corps. Autant les conséquences de l'usage d'alcool sur le corps bénéficie d'une certaine représentation à travers les figures typiques de l'alcoolique, autant le consommateur de stupéfiants est moins bien identifié. Personne n'évoque la figure du toxicomane à l'héroïne, qui correspond peut-être à une image plus des années 90. En revanche, les personnes mentionnent des exemples de personnes rencontrées portant les traces d'une trop grande consommation.

Nils, 22 ans : « *Elle [une connaissance], rien que physiquement, ça se voit vraiment, elle s'est vraiment fait ravager par la drogue. Quand on voit ça, ça met quand même des sacrés coups »*

Jeanne, 21 ans : *J'ai su dissocier la vie où on s'amuse, où on boit, de la vie de déchéance, on va dire... et puis la réalité. Donc, non, je pense que ce qui m'a aussi forgé dans ce système là, c'est que j'ai beaucoup d'amis qui sont partis de l'autre côté, qui sont partis en couille vraiment, à cause de la drogue et de l'alcool. Je pense que le fait d'avoir vu ça, ça m'a...*

Pour d'autres, ayant un parcours de consommation plus ancien et plus excessif, ils notent ou ont noté sur leur propre physique les premières traces de ces excès.

Matthias et Laurent, par exemple, l'indiquent pour leur consommation d'héroïne. Franck en parle à propos de ses problèmes d'ulcères et de peau, et évoque comment son odeur corporelle en vient à sentir l'alcool en permanence.

Mais la plus grande menace reste la déchéance mentale, au-delà de ces déboires physiques que certains sont prêts à accepter comme faisant partie de la règle du jeu (arguant du vieil adage « qu'il faut bien mourir de quelque chose »). De plus, celle-ci peut être soudaine, suite à une décompensation. Le risque de l'hôpital psychiatrique est ainsi plusieurs fois évoqué.

Ambroise, 30 ans : « *j'ai un pote... enfin, quelqu'un que je connais, on va dire, qui a... en fait, il a fait du HP [Hôpital Psychiatrique] à force d'abuser. Bon, faut dire qu'il touchait un peu à tout. On ne sait pas trop ce qui c'est passé, hein. Maintenant, il est un peu... il a pas toutes ses facultés, quoi. C'est sûr que ça calme, de voir ça... finalement, l'alcool, au moins, on sait ce qu'il y a dedans.* »

Franck, 30 ans : « *Et puis Gérard, par exemple, un pote à nous, sur la fume quoi, qui vient de se faire..., diagnostiqué schizo, qui m'a pété un câble au café... C'est pas la beuh, lui.*

Non c'est pas la beuh, mais ça déclenche.

Mais ça déclenche, quoi. Et vu qu'il en fume, au taquet, qu'il cultivait sa beuh, ben voilà.

Franck, sur la différence entre la déchéance physique et celle mentale : « *... je vais pas arrêter de faire la fête parce que j'ai mal au ventre, ou parce que j'ai mal à la tête. Alors que quand tu deviens con, tu te rends compte que tu réfléchis plus, que tes potes te trashent, ta copine te dit : « Tu radotes, tu l'as déjà raconté dix fois, la même histoire », ça fait pas le même effet, je trouve. Tu fais pas une croix sur ça quoi. Ton cerveau... »*

Les discours sur ces conséquences physiques des consommations, vécues ou observées sur des proches, portent alors sur des exemples concrets, loin des dimensions morales liées à la notion de dépendance.

❖ **Le regard des parents**

Comme cela a déjà été évoqué à propos des modes de financement des consommations, l'avis des parents compte, même s'il n'est pas forcément suivi. En fait, la stratégie majeure développée est celle de cacher aux parents ses consommations. Il ne s'agit pas forcément de mentir sur celles-ci, bien que cela se fasse pour les plus jeunes, mais plutôt de faire en sorte de ne pas consommer sous leur regard. C'est vrai pour les fumeurs de cannabis, qui dissimulent complètement ou minimisent leurs usages, mais également et surtout, pour les consommateurs d'héroïne, pour lesquels la connotation sociale du produit et les difficultés d'addiction majeure qui en découlent au bout d'un moment, engendrent des stratégies de dissimulation très importantes, où le recours au mensonge est alors chose courante. Mais alors, il s'agit autant de se protéger soi que de protéger ses parents.

Dans l'ensemble, les usagers adoptent vis-à-vis de leurs parents des pratiques de protection en raison de des méconnaissances parentales sur les effets et la gestion du cannabis (en particulier).

Pour résumer, il faut pointer combien les messages de prévention des professionnels en santé publique ont marqué les esprits des jeunes adultes interrogés sur les questions d'alcool. Différents indicateurs sont évoqués, qui servent de référents aux usagers interrogés. Mais on voit dans un même temps comment ces informations formulées simplement pour être retenues ont des effets collatéraux inattendus en matière d'interprétation, souvent à mauvais escient. « Boire seul » devient par exemple une limite incontournable sans que la quantité hebdomadaire consommée ne soit prise en compte.

Si ce rapport au message préventif est vrai pour l'alcool, il l'est beaucoup moins pour les produits psychoactifs illicites. Les informations en la matière sont peu retrouvées dans le discours des enquêtés. Par contre, on peut observer que l'expérience d'autrui ou son expérience propre sur ces questions servent à élaborer son propre cadre de référence en matière de consommation. Aucun des enquêtés, mêmes ceux consommant de façon chronique, n'a de représentation sur les limites de la consommation ou sur les risques encourus, au sens large. Les comportements sont loin d'être complètement débridés. Au contraire, chacun s'élabore des limites, des barrières à ne pas dépasser. La difficulté est dans le respect de ces barrières, où chacun réagit de façon différente. Le mal-être, la honte, viennent alors souvent du fait que l'on ne parvient pas à se tenir à ce que l'on s'est fixé comme ligne de conduite extrême. On peut se demander si dans ce cadre, la difficulté à aller chercher de l'aide, alors même que l'on est conscient de ne plus contrôler sa consommation, ne relève pas justement de la honte ressentie face à l'échec de sa propre volonté.

Ces observations montrent en tout cas que les parcours les plus problématiques ne se déroulent pas sans repères et sans prise de conscience.

Les parents jouent un rôle important dans les logiques présentées. Le fait qu'ils soient grands consommateurs ou favorisant la consommation ne leur permet pas de tenir ce rôle de garde fou moral joué par ceux qui ont des consommations modérées. Mais en même temps, cette barrière symbolique apparaît toute relative : il semble moralement très mauvais de consommer sous les yeux des parents, en particulier des stupéfiants... mais aucun enquêté ne dit que l'avis des parents les a dissuadés de consommer. Par ailleurs, les parents « abimés » par des consommations ne paraissent pas jouer un rôle de figure repoussoir comme on aurait pu l'imaginer. Le rôle parental est encore ambivalent à ce stade de l'étude.

Les pairs jouent un rôle primordial dans les trajectoires de consommation. C'est à travers leurs regards et leurs paroles que des prises de conscience se font : l'observation de la

déchéance d'autrui permet d'élaborer ses propres barrières et limites. A ce titre, les personnes interrogées fortement consommatrices, que l'on pourrait penser relativement coupées du monde, sont en lien avec les autres. Les seuls cas observés où cette relation à autrui paraît très distendue sont ceux des ex-consommateurs d'héroïne, tout au moins pendant la période de consommation.

Enfin, entre la notion de dépendance, très abstraite et surtout très moralement connotée, et l'expérience personnelle ou observée de la dégradation physique, on peine à trouver une articulation alors qu'il s'agit, du point de vue des professionnels de la prévention, d'un rapport de cause à effet évident. Ceci peut à ce titre constituer une piste quant au message préventif délivré.



SYNTHÈSE DES RÉSULTATS ET PISTES DE RÉFLEXION POUR LA PRÉVENTION DES RISQUES LIÉS AUX CONSOMMATIONS

Alors que les études quantitatives nous donnent à voir une photographie des consommations de produits psychoactifs par classe d'âge, gommant la dimension longitudinale et donc évolutive de ces consommations, notre étude montre une réalité à plusieurs visages des usages excessifs chez les jeunes adultes.

Comme il n'y a pas "une jeunesse", il n'existe pas "un usage excessif" et les niveaux observés ne sont pas établis une fois pour toute. C'est en tous cas ce que nous laisse à penser le discours de ces "18 - 30 ans", contextualisant leurs usages et donnant du sens à leurs consommations.

Quatre profils sont ainsi identifiés, correspondant à de grandes tendances en matière d'usage :

Les consommateurs « par sociabilité » : ils présentent des niveaux d'usages qui peuvent être importants, quel que soit le produit, mais ces niveaux varient essentiellement en fonction de leurs pratiques de sociabilité et des modes de consommations des personnes fréquentées. L'importance que revêt à leurs yeux les sociabilités peut toutefois contribuer à des niveaux d'usages excessifs, où l'abstinence nécessaire à certains contextes (recherches d'emploi, examen, postes de sécurité...) peut être difficile.

Les consommations « entre parenthèses » : elles regroupent les témoignages de jeunes adultes qui relatent un épisode délimité au préalable dans le temps et au cours duquel leurs consommations de produits psychoactifs ont été excessives. Il s'agit généralement d'un séjour à l'étranger.

Les consommations « d'appartenance à un milieu professionnel », à une corporation : faiblement représentés dans l'échantillon, ils représentent plus largement des logiques de socialisation professionnelle où les marqueurs d'appartenance sont notamment ceux de consommations collectives.

Les consommateurs « à risque chronique » : ce groupe englobe ceux dont les parcours d'usages sont les plus longs et les plus intenses et pour lesquels les trajectoires semblent avoir été impactées par ces consommations. Ils sont plus particulièrement à risque de dépendance aux produits psychoactifs, avec les difficultés sociales, physiques et relationnelles que cela implique.

Les dimensions du lien et de la relation avec les pairs traversent l'ensemble de ces profils. De l'injonction du milieu professionnel aux consommateurs « à risque chronique », tous les jeunes adultes interrogés évoquent la recherche d'une sociabilité et des marques de leur appartenance à des groupes de référence.



Les liens entre consommations, orientation et insertion

L'étude analyse par ailleurs le présupposé selon lequel les résultats scolaires – et par extension la trajectoire professionnelle – pâtiraient forcément d'importantes consommations de produits psychoactifs. Outre le fait que les populations d'usagers repérés de psychotropes ne sont pas significativement moins diplômées que le reste de la population, nous avons interrogé le rôle que les consommations ont dans les trajectoires de formation. Suivant les profils d'usagers identifiés, ce rôle diffère.

Pour les consommations « d'appartenance à un milieu professionnel », on observe la fonction intégratrice de ces usages. Il ne s'agit pas d'une difficulté (du moins tant qu'un contrôle des consommations persiste) mais bien d'une forme d'injonction du milieu professionnel. Le rapport aux produits, qui s'avère essentiellement concerner l'alcool, renvoie à des qualités reconnues et transposables aux compétences requises dans les milieux professionnels concernés : maîtrise de soi, contrôle, connaissance de ses possibilités et de ses limites.

En ce qui concerne les consommations « entre parenthèses », qui correspondent surtout des années d'études à l'étranger, nous observons à l'échelle de notre échantillon que s'il y a consommation massive pendant cette période, l'année universitaire suivie est validée. Là encore, nous ne notons pas d'incidence négative à courts termes sur les trajectoires professionnelles.

Les consommateurs « par sociabilité » non plus ne laissent pas paraître d'incidence de ces consommations parfois très importantes sur leur trajectoire de formation ou professionnelles. Mais l'on peut se demander toutefois si une carrière exigeant une abstinence totale serait envisageable tant elle ne correspondrait pas au mode de vie organisé autour des sociabilités et des consommations de produits psychoactifs.

Le dernier profil d'usage que sont les consommateurs « à risque chronique » reste le plus complexe et plusieurs cas de figure sont observés, inversant tour à tour le sens des causalités entre les trajectoires de formation et professionnelles et les niveaux d'usage. Les récits recueillis présentent peu de naufrages professionnels, voire même des réussites dans des métiers artistiques précaires qui ne laissent pas d'espace pour des erreurs de parcours et des baisses de régime d'activité. Mais certains témoignages recueillis montrent au contraire des ruptures de parcours en lien direct avec des consommations très importantes. Toutefois, même dans ces cas de figure, il est difficile de savoir si ce sont les consommations qui constituent des obstacles ou si, inversement, ce sont les difficultés rencontrées face au système scolaire et au monde du travail qui accentuent les raisons de consommer. Pour autant, nous n'avons pas observé de licenciement directement lié à des usages de produits psychoactifs. En revanche, les moments d'inactivité professionnelle correspondent à des moments de très fortes consommations, tout se passant comme si l'inactivité faisait « flamber » les niveaux d'usage, alors qu'au contraire, en période d'emploi, ces niveaux sont plus maîtrisés. Mais la précarité des emplois est telle que les périodes d'activités sont courtes et les postes rarement satisfaisants pour être envisagés à long terme.... Notons de surcroît l'incidence des orientations par défaut qui émaillent ce type de trajectoire et comment elles sont toujours corrélées à des augmentations significatives des usages.



Leviers et freins dans l'approvisionnement des produits

Le présupposé qui sous-tend la question des financements des usages est que les moyens financiers limitent les usages tant que la consommation est maîtrisée, tandis qu'au contraire, les personnes dépendantes sont prêtes à tout lorsqu'il s'agit de se procurer leur produit de prédilection.

Dans les faits, l'étude montre que pour les trois premiers profils d'usagers, l'argent n'est pas une variable majeure pour expliquer ou comprendre les niveaux d'usage. Il n'est pas spécialement un frein à la consommation : les besoins étant ponctuels, les ressources y sont adaptées. On observe toutefois que dans certains cas, comme par exemple dans les cas d'usage « entre parenthèse », une manne financière soudaine et importante dans les contextes de dépaysement à l'étranger représente une opportunité d'augmenter significativement les usages. Cela ne prête toutefois pas à conséquence une fois revenu dans le contexte social habituel.

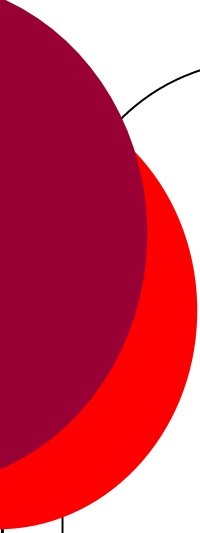
En revanche, l'argent a un statut différent dans le cadre des personnes présentant des profils d'usage « à risque chronique ». Les besoins étant plus importants, les ressources financières habituelles peuvent devenir insuffisantes. Le manque de moyen peut alors constituer un garde-fou aux consommations. Mais dans d'autres cas, les personnes cherchent soit à se procurer de l'argent supplémentaire, soit à se procurer directement le produit, sans avoir à le payer. Ces moyens peuvent alors être licites ou illicites, passer par l'achat, le vol, le don ou le prélèvement organisé à l'occasion d'une transaction.

Cependant, la source du financement importe toujours aux personnes interrogées. L'illégalité représente parfois un moyen de répondre à des besoins en matière de consommation, même si elle est inquiétante. L'argent qui vient des parents n'est jamais utilisé sans une grande culpabilité à l'égard de l'usage qui en est fait. Le vol est toujours évoqué comme posant des cas de conscience par rapport à des dimensions morales. Il est important de souligner que ce n'est jamais simple moralement d'outrepasser la loi, et que parfois, une morale « relative » vient se greffer sur les pratiques illicites, en choisissant plutôt de voler des personnes morales que des personnes physiques, par exemple.

Figures « repoussoir » et image de soi

La dernière partie de l'étude s'intéresse aux « figures repoussoir » des consommations, à savoir ce que l'on ne veut pas être – ce qui renvoie également à l'image que l'on a de soi. Cette partie analyse les éléments subjectifs qui président aux choix et à la rationalisation des pratiques de consommation. Qu'est-ce qu'ils ne veulent pas devenir ? Quelles sont les bornes symboliques qu'ils se fixent comme des limites à ne pas franchir ? Les témoignages recueillis rendent compte d'une réelle différence d'approche entre l'alcool et les autres produits psychoactifs.

Les messages de prévention sur les questions d'alcool des professionnels en santé publique et en promotion de la santé sont évoqués largement et l'on constate combien ils ont marqué les esprits des jeunes adultes interrogés. Différents indicateurs sont évoqués, qui servent alors de références. Mais on voit dans un même temps comment ces informations ont des effets collatéraux inattendus en matière d'interprétation, souvent à mauvais escient. « Boire seul » devient par exemple une limite incontournable sans que la quantité hebdomadaire consommée ne soit prise en compte.



En revanche, les messages préventifs concernant les niveaux d'usage des produits illicites sont beaucoup moins évoqués. Les informations en la matière sont peu retrouvées dans le discours des enquêtés. Par contre, on observe que l'expérience d'autrui ou leur propre expérience sur ces questions servent à élaborer leur cadre de référence en matière de consommation. Aucun des enquêtés, mêmes ceux consommant de façon chronique, n'a de propos sur les limites de consommation des produits illicites ou sur les risques encourus, au sens large. Les comportements sont toutefois loin d'être complètement débridés. Au contraire, chacun élabore ses limites, ses barrières à ne pas dépasser. La difficulté est dans le respect de celles-ci, où chacun réagit de façon différente. Ceux ne parviennent pas à se tenir à la ligne de conduite fixée témoignent d'un mal-être et d'une certaine honte. On peut se demander si dans ce cadre, la difficulté à aller chercher de l'aide, alors même que l'on est conscient de ne plus contrôler sa consommation, ne relève pas justement de la honte ressentie face à l'échec de sa propre volonté.

Ces observations montrent en tout cas que les parcours les plus problématiques ne se déroulent pas sans repères et sans prise de conscience.

Les parents jouent un rôle important dans les logiques présentées. Le fait qu'ils soient grands consommateurs ou favorisant la consommation ne leur permet pas de tenir ce rôle de garde fou moral joué par ceux qui ont des consommations modérées. Mais en même temps, cette barrière symbolique apparaît toute relative : il semble moralement très mauvais de consommer sous les yeux des parents, en particulier des stupéfiants... mais aucun enquêté ne dit que l'avis des parents ne l'a dissuadé de consommer. Par ailleurs, les parents « abimés » par des consommations ne paraissent pas jouer un rôle de figure repoussoir comme on aurait pu l'imaginer. Le rôle parental encore ambivalent, demanderait une investigation complémentaire.

Enfin, les pairs jouent un rôle primordial dans les trajectoires de consommation. C'est à travers leurs regards et leurs paroles que des prises de conscience se font : l'observation de la déchéance d'autrui permet d'élaborer ses propres barrières et limites. A ce titre, les personnes interrogées fortement consommatrices, que l'on pourrait penser relativement coupées du monde, sont en lien avec les autres. Les seuls cas observés où cette relation à autrui paraît très distendue sont ceux des ex-consommateurs d'héroïne, tout au moins pendant la période de consommation.

L'ensemble des éléments recueillis dans cette étude doivent participer à identifier des leviers pertinents pour la prévention des risques associés aux consommations de produits psychoactifs, tout en tenant compte des profils des usagers destinataires des messages. En effet, la principale démonstration de ce travail est que pour chaque grand type d'usage, les rôles et fonctions des consommations diffèrent. C'est à partir de ces spécificités qu'il nous semble important aujourd'hui d'**orienter les pratiques de prévention des risques** liés aux consommations de produits psychoactifs licites ou non.



Des pistes de réflexion pour la prévention des risques liés aux consommations

A partir des analyses menées, nous proposons cinq pistes de réflexion pour une prévention contextualisée, s'appuyant sur le développement des facteurs de protection :

1. Accompagner les messages proposés pour prévenir les addictions par l'éducation pour la santé.

Les messages officiels d'information et de prévention sont largement repris par les jeunes adultes interrogés. Mais ces discours, véritables outils d'aide à l'auto-évaluation des consommations, formulés pour marquer les esprits (et ils atteignent bien cet objectif), ont également des effets secondaires contre-productifs. Réduits à de simples indicateurs comme « boire tous les jours » ou « boire seul », ils ne prennent pas suffisamment en compte la dimension globale des consommations et parfois cela donne lieu à des aberrations dans les interprétations qui en sont faites. Ils mériteraient donc d'une part, de tenir compte de **l'ensemble des quantités consommées sur une période donnée** et d'autre part, de mettre l'accent sur **l'importance des contextes d'usages** comme démontré dans cette étude. Dans ce cadre, l'ensemble de la population est concernée.

2. Elaborer des repères pour l'évaluation des consommations de produits illicites

Les repères de prévention et d'auto-évaluation sont absents des témoignages qui concernent l'usage de cannabis et des autres stupéfiants. Les limites évoquées dans les propos recueillis concernent plus volontiers des expériences personnelles vécues ou partagées avec d'autres consommateurs. Par exemple, la dégradation physique fonctionne comme une figure repoussoir forte. Ne pourrait-il y avoir une réflexion pour **donner des repères aux jeunes consommateurs de produits illicites** afin qu'ils soient à même de procéder à une auto-évaluation de leurs pratiques, premier élément d'une prise de conscience et donc d'une prévention des addictions ?

3. Les repères : pour soi mais aussi pour les autres.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les jeunes adultes consommateurs excessifs sont loin d'être isolés. Même ceux installés dans des usages à risque chronique ont des liens multiples et importants avec l'entourage amical. L'importance du regard d'autrui constitue un levier majeur dans la prise de conscience des consommations qui s'emballent. Il est à mettre en lien avec la présentation sociale de l'image de soi, qui compte énormément dans les témoignages recueillis. Cette observation déclinée à l'ensemble des publics susceptibles d'être concernés par des usages de produits psychoactifs met en œuvre des actions de prévention allant au-delà d'une prévention « par les pairs » : l'objectif serait de **renforcer les capacités d'analyse des niveaux d'usages de tous** afin d'étayer leur légitimité et leur responsabilité à tirer la sonnette d'alarme lorsqu'un proche affiche des consommations qui le mettent en danger. Le renforcement des points cités en piste 1 et 2 participeraient à l'élaboration de ces repères.



4. Une orientation scolaire et professionnelle "réussie"

En particulier chez les usagers les plus exposés, nous avons pu observer combien une mauvaise orientation scolaire ou une insertion professionnelle dévalorisée ou dévalorisante, constituait des facteurs aggravant leurs consommations. Il apparaît alors intéressant d'**améliorer l'orientation de ces publics « à risque chronique »** comme une action de prévention développant les facteurs de protection aux effets multiples, non limités à la question des consommations de produits psychoactifs. Si les missions locales jouent un rôle important pour les 18-25 ans en difficulté entre un parcours de formation chaotique et l'emploi, il semble aux vues des témoignages qu'une meilleure orientation des jeunes encore scolarisés permettrait de renforcer les garde-fous à l'égard des usages « à risque chronique ».

5. La prise en compte des spécificités professionnelles en matière de prévention des risques liés aux consommations

Certains milieux professionnels, de par leur organisation, la pression qu'ils exercent et leur système de valeurs, encouragent à des consommations importantes. Les témoignages recueillis dans le cadre de cette étude sont peu nombreux mais recourent les premières observations des travaux de Marc Lorient sur les consommations de produits psychoactifs en milieu professionnel. L'alcool, particulièrement, semble participer à l'intégration professionnelle des jeunes adultes. Cela suppose donc **des actions de prévention à destination des milieux professionnels qui tiennent compte de la spécificité du sens des consommations** pour être réellement pertinentes. Elles concernent alors l'ensemble des actifs et non spécifiquement des profils d'usagers à haut niveau de consommation ou de jeunes adultes. Des observations complémentaires pourraient être utiles pour identifier les milieux professionnels les plus concernés et de quelles façons.

Bibliographie citée

AUBERTIN M. X., MOREL T. Les 16-21 ans No-Nos Limit(es) ! Chronique ordinaire d'une alcoolisation festive. (Paris), Haut Commissaire à la jeunesse, DJEPVA, Ecole des Parents et des Educateurs Ile-de-France, 2010, 85 p.

Publié sur Internet : <http://www.jeunesviolencesecoute.fr/images/stories/PDF/Rapport-Binge-Drinking-par-Thierry-Morel.pdf>

BIERNACKI P., Pathways From Heroin Addiction. Recovery Without Treatment, Temple University Press, Philadelphie, 1986.

EHRENBERG A. (sous la dir) Penser la drogue, penser les drogues, 1/ Etat des lieux, Coll. Sciences humaines, ed Descartes, Paris, 1992.

GALLAND O., Entrer dans la vie adulte : des étapes toujours plus tardives mais resserrées, éco et stats, n°337-338, 2000.

HAMANT C. Diagnostic sur les consommations de produits psychoactifs auprès d'élèves de première. Lyon, CIRDD Rhône-Alpes, 2007, 34 p.

Publié sur Internet : http://www.cirdd-ra.org/img_publications/27_CIRDD_DiagnosticConsoScolaire_dec07.pdf

HAMANT C. Etat des lieux sur les consommations et la diffusion des produits psychoactifs en Rhône-Alpes. Lyon, CIRDD Rhône-Alpes, 2007, 92 p.

Publié sur Internet : http://www.cirddra.org/img_publications/Etat_des_lieux_ConsoRA_07.pdf

HAMANT C. Les trajectoires des jeunes adultes issus de parents séparés. Etude des représentations de la fonction parentale chez les jeunes adultes à partir des échanges intergénérationnels. Lyon, Université Lumière Lyon 2, Thèse de doctorat de sociologie et anthropologie, Sous la direction du professeur Yves Grafmeyer, soutenue le 3 novembre 2008, 332 p.

HAMANT C. Usages et usagers de drogues à Lyon. Lyon, CIRDD Rhône-Alpes, 2007, 4p

Publié sur Internet : http://www.cirdd-ra.org/img_publications/28_CIRDD_PreludLyon_2007.pdf

HAMANT C., COLLARD J.M. Accès aux soins et consommations de produits psychoactifs sur le territoire Centre Loire. Lyon, CIRDD Rhône-Alpes, Centre Rimbaud, 2009, 96 p.

Publié sur Internet : http://www.cirdd-ra.org/img_publications/68_CIRDD_RA_AccesAuxSoinsEtConsommationsProduitsPsychocatifsEnCentreLoire_mars09.pdf

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE ET DES ETUDES ECONOMIQUES.
Données "Emploi". (Paris), INSEE, Données Travail-Emploi

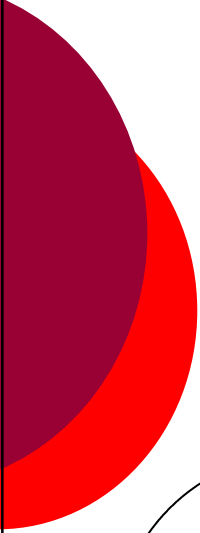
Accessibles en ligne : <http://www.insee.fr/fr/themes/theme.asp?theme=3>

OBSERVATOIRE DE LA VIE ETUDIANTE, *La vie étudiante – Repères OVE*, 2004.

OGIEN A., WEINBERGER M., Le développement de la recherche sociologique et ethnologique sur les pratiques de l'usage de drogues, in *Penser la drogue, penser les drogues*, 1/ Etat des lieux, sous la direction de Ehrenberg, Coll. Sciences humaines, ed Descartes, Paris, 1992.

OLIEVENSTEIN C., *La Clinique du Toxicomane*, ed Universitaires, Begeris, 1987.

PERETTI-WATTEL P., *Cannabis, Ecstasy : du stigmaté au déni*, Les deux morales des usages récréatifs de drogues illicites, Ed l'Harmattan, coll logiques sociales, 2005.



Alors qu'ils apparaissent comme éminemment consommateurs de produits psychoactifs dans les enquêtes quantitatives, les jeunes adultes sont délaissés par les observations qualitatives.

A travers le recueil de témoignages de jeunes adultes étant ou ayant été fortement consommateurs de stupéfiants et/ou d'alcool, ce travail éclaire les rôles et les fonctions des consommations au regard des différentes dimensions de leur trajectoire d'entrée dans la vie adulte. Il s'intéresse pour cela au sens des consommations des 18-30 ans et à leur variation au cours du temps, en les replaçant dans leurs contextes, à la fois de vie et d'usage. Comme il n'y a pas une seule jeunesse, il n'y a pas une façon de consommer, même à niveaux d'usages comparables. Plusieurs profils d'utilisateurs intensifs apparaissent, pour lesquels les difficultés rencontrées en matière d'insertion professionnelle ou d'approvisionnement en produits sont très différentes. L'étude analyse également les logiques qui sous-tendent les garde-fous des consommations en identifiant les « figures repoussoir » mobilisées dans les représentations de ces consommateurs.

La synthèse des résultats se propose également d'explorer des pistes de réflexion pour une prévention des addictions contextualisée qui s'appuierait sur le développement des facteurs de protection.

Cette étude sociologique a été réalisée par le Centre d'Information Régional sur les Drogues et les Dépendances Rhône-Alpes et avec le soutien du Conseil Régional Rhône-Alpes. Elle s'adresse à tous ceux qui, dans leur activité professionnelle ou dans leur vie personnelle veulent mieux comprendre, au-delà des idéologies et des présupposés, quelles logiques sont en œuvre dans les usages intensifs de produits psychoactifs.

Rhône-Alpes Région



CIRDD
CENTRE
D'INFORMATION
REGIONAL
SUR LES DROGUES
ET LES DÉPENDANCES

www.cirdd-ra.org
Rhône-Alpes
Association Centre Jean Bergeret